

AVANT-PROPOS.

C'est en 1823, à Rome, où j'avais suivi la reine Hortense qui m'avait confié l'éducation du plus jeune de ses fils, que s'est révélé chez moi le goût de l'archéologie et de l'épigraphie en particulier. En présence de tant de grands souvenirs, des richesses innombrables rassemblées au Vatican et au Capitole, je compris bientôt que toute l'histoire du peuple-roi n'était pas dans ses historiens, toute sa poésie dans ses poètes : et, dans les loisirs que me laissait l'accomplissement de mes devoirs d'instituteur, je puisai avec avidité à cette source nouvelle pour moi. Passionné dès mon enfance pour la littérature ancienne, disciple fervent du premier de nos hellénistes, M. Boissonade, j'avais à ma disposition l'instrument sans lequel il m'eût été impossible de cultiver ce nouveau champ, et je me mis courageusement à l'œuvre. Les conseils ne me manquaient pas. Borghesi, Cardinali, Biondi, Amati enrichissaient chaque jour le *Giornale arcadico* des fruits de leurs découvertes ; je m'étais lié d'amitié avec Luigi Vescovoli, Filippo Mercuri, et quelques autres élèves de ces grands maîtres, avec Édouard Gehrard et Pannofka, qui faisaient alors leurs glorieux débuts dans l'étude des monuments figurés ; et tous les soirs, aux heures du repos, je pouvais contrôler, à la pierre de touche de leur expérience et de leur érudition, mes interprétations et mes conjectures. Trois hivers entiers furent consacrés à ces douces études.

De retour en France, après sept années d'un exil volontaire dont tous les souvenirs me sont encore chers et présents, je trouvai bientôt une occasion de mettre à profit mes connaissances épigraphiques. Je devais, pour entrer dans le corps enseignant, subir les épreuves du doctorat ès lettres, et je pris pour sujet de l'une de mes thèses la question suivante : *Sur l'utilité qu'on peut retirer de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens* (1). Ce travail, tout imparfait qu'il était, fut accueilli avec une grande faveur, et m'ouvrit les portes de l'Université.

Appelé peu de temps après à l'École normale, comme maître de conférences d'histoire ancienne, je ne négligeai rien pour développer chez mes élèves le goût d'une étude qui pouvait les aider à combler quelques-unes des lacunes que présentent les annales de la Grèce et de Rome. Je suis fier d'avoir fait quelques adeptes, parmi lesquels je me plais à nommer M. Wallon et M. Duruy.

Jusqu'alors je m'étais plus particulièrement occupé du monde romain, et surtout des monuments de l'Italie. Mon horizon allait s'étendre et embrasser l'objet de mes prédilections : la nation hellénique. La commission scientifique envoyée en

(1) Paris, 1829, in-4°.

Morée par le gouvernement de la restauration, à la suite de l'armée française qui devait assurer la délivrance des Grecs, avait rapporté de nombreuses inscriptions, de nombreux monuments figurés; mais aucun de ses membres n'était préparé par ses études à en donner l'explication au public. M. Blouet, chef de la section d'archéologie, que j'avais autrefois connu à Rome, où il avait été envoyé comme grand prix d'architecture, me pria de prendre ce soin; je l'acceptai avec empressement, et je me mis immédiatement à l'œuvre, bien que cette tâche fût purement gratuite. Que dis-je, gratuite? Elle m'a assuré la plus glorieuse des récompenses, une récompense qui était l'objet de toute mon ambition, mais que je n'osais me flatter d'obtenir. C'est à mon interprétation des inscriptions grecques et latines recueillies par la commission de Morée, à mon explication des monuments figurés dont elle a publié les dessins, que je dois mon élection comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mon titre de membre de l'Institut de France.

J'avais commenté successivement les inscriptions de la Messénie et de l'Arcadie, celles de la Laconie, celles de l'Argolide, celles des Cyclades, et j'allais m'occuper de celles d'Égine, de Corinthe et de l'Achaïe, quand les éditeurs, pressés de livrer au public leur troisième et dernier volume, prirent la résolution de le donner sans les explications que je devais y joindre. Je n'en abandonnai pas pour cela les études que j'avais commencées, et, en 1842, j'insérai dans le tome II des *Nouvelles annales* publiées par la section française de l'Institut de correspondance archéologique, un long mémoire sur une inscription grecque de l'île d'Égine. Dans ce travail, je restituais à cette île six cents ans de son histoire, depuis 367 avant J. C., où elle fut reconquise par Charès, jusqu'au règne de l'empereur Caracalla.

Ce fut là l'origine de l'ouvrage qui doit être désormais la principale occupation de ma vie et dont ce volume est l'introduction. M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, à qui j'avais remis un exemplaire de ma dissertation, comme à tous mes autres confrères, prit le temps de la lire, et peu de temps après il m'écrivit la lettre suivante :

Paris, 21 octobre 1842.

MONSIEUR,

J'ai pris connaissance avec beaucoup d'intérêt de votre savante publication sur l'inscription d'Égine. Le texte si habilement restitué que vous donnez de ce remarquable monument, et votre explication, si intéressante sous les rapports de la philologie et de l'histoire, ne peuvent manquer de fixer l'attention, et j'ai pensé qu'il serait utile de placer cet important travail d'érudition dans nos principales bibliothèques. Je donne avis à M. Didot de la souscription que j'ai prise à cet effet.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le pair de France, ministre de l'Instruction publique,

Signé : VILLEMAIN.

Le lendemain il me renouvela ses félicitations de vive voix, et, avec une délicatesse bienveillante pour laquelle je ne saurais conserver trop de gratitude, il me proposa une mission scientifique analogue à celle que d'Ansse de Villosion avait

remplie à la fin du siècle dernier, et qui aurait pour objet de recueillir tous les monuments épigraphiques que je pourrais rencontrer tant sur le continent que dans les îles de la Grèce. M'envoyer en Grèce! c'était réaliser mon vœu le plus cher. J'acceptai donc avec empressement. Quatre jours plus tard, je reçus de lui la lettre qu'on va lire :

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

En dehors des communications officielles, hélas! un peu insuffisantes, je dois vous remercier du concours actif, et j'ajouterais si désintéressé, que vous donnez à nos vues de recherches archéologiques. Vous acceptez la mission que personne ne peut aujourd'hui mieux remplir que vous, et à laquelle vous êtes si bien préparé par votre ferme volonté, vos études profondes et votre connaissance familière du grec ancien et moderne. Telle que je conçois cette mission, qui n'est qu'un commencement, il faut, pour la remplir, avoir, comme vous, fixé, compris, analysé historiquement et philologiquement, la belle inscription de l'île d'Égine. Je vous avoue que ce travail vous désigne en même temps qu'il témoigne de toutes les précieuses découvertes qu'on peut faire par cette voie.

J'ai pensé, en effet, que si, avec plus de science et de conscience que de Fourmont, un voyageur infatigable parcourant aujourd'hui la Grèce, non pas sûre et commode, mais ouverte du moins au nom français, y recueillait dans les ruines des villes et partout les traces d'inscriptions encore existantes, étendant cette recherche aux îles, aux côtes de l'Asie Mineure, il ferait inévitablement de très-utiles rencontres pour l'érudition historique.

Vous n'aurez dans ce voyage que ce qui suffit à votre dépense personnelle, assez rigoureusement; mais avec l'énergie et le zèle de science qui vous caractérisent, vous rendrez fécondes de faibles ressources : un premier exemple de recherches heureuses excitera l'attention publique; et je ne doute pas que dans un pays qui a le goût des belles choses, comme le nôtre, ce service de missions scientifiques ne soit un jour régulièrement doté. Vous aurez encore l'honneur d'y avoir contribué sans en avoir profité.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et de mes vœux.

Signé : VILLEMAIN.

Ce 25 octobre 1842.

Dans l'entrevue où je le remerciai de cette lettre obligeante, il me demanda de lui faire connaître par écrit le plan de mon voyage, et je lui transmis le rapport que je crois devoir reproduire ici.

Paris, 29 octobre 1842.

MONSIEUR LE MINISTRE,

En accordant à mon mémoire sur une inscription de l'île d'Égine des éloges qui, de la part d'un juge aussi compétent que vous l'êtes, ont à mes yeux le plus grand prix, vous avez émis l'opinion qu'un voyage scientifique sur le continent et dans les îles de la Grèce, ayant pour but principal de recueillir les monuments épigraphiques qui pourraient y être découverts, serait d'une grande utilité pour la science, et vous avez bien voulu croire que je serais capable de remplir cette importante mission. Vous m'avez depuis invité à vous soumettre le plan de ce voyage; je m'empresse de remplir vos intentions.

Avant tout, qu'il me soit permis de vous remercier et au nom de l'archéologie, dont un tel projet doit étendre le domaine, et au nom de celui que vous avez jugé digne de réaliser ce projet; car, à ses yeux, cette marque de haute confiance est la plus honorable récompense du passé et le plus puissant encouragement pour l'avenir.

Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire de vive voix, je prépare depuis longtemps une histoire des villes et des îles de la Grèce, et un voyage dans cette contrée classique doit être un des éléments indispensables de ce travail. Vous avez donc prévenu mon vœu le plus cher, et acquis par là un titre puissant à ma vive reconnaissance.

Depuis longtemps, Monsieur le Ministre, les savants français et étrangers ont compris les nombreux avan-

tages que les études historiques en général, et notamment l'archéologie, pouvaient retirer de semblables explorations; et, en effet, il n'est pas une seule de celles qu'on a tentées qui n'ait produit des résultats aussi précieux qu'ils étaient inattendus. Sans parler ici des voyages entrepris en Grèce pendant la domination turque, et auxquels nous devons les inscriptions de Fourmont et celles de Vilhoison, les bas-reliefs de Phigalie, les marbres d'Égine et tant d'autres riches dépouilles qu'il serait trop long d'énumérer, je me contenterai de rappeler les brillants résultats obtenus par la section d'architecture de la commission scientifique de Morée, la découverte des sculptures d'Olympie et d'une quantité considérable de monuments épigraphiques, parmi lesquels figure au premier rang l'inscription d'Égine que j'ai expliquée; la restauration d'un grand nombre de temples, de portiques, de théâtres, etc.; les plans topographiques de plusieurs grandes villes, telles que Messène, Mégalopolis, etc. Et cependant alors le Péloponnèse et les îles étaient à peine affranchis du joug ottoman; l'Attique et la Grèce centrale étaient encore esclaves et presque fermées aux voyageurs. Depuis que l'indépendance a été rendue à cette terre classique, depuis que, des golfes de Volo et de l'Arta jusqu'au cap Ténare, les Grecs vivent sous un gouvernement régulier, les pèlerinages scientifiques ont recommencé avec une nouvelle ardeur, et de nouvelles richesses sont venues récompenser le zèle des savants qui les avaient entrepris.

C'est l'Allemagne qui, dans cette croisade pacifique, a fourni le plus nombreux contingent. Sans parler des travaux dus à MM. Ross et Ulrichs, dignes représentants de l'érudition germanique à l'université d'Athènes, il est peu d'archéologues de Berlin, de Göttingue, de Bonn, qui n'aient, généreusement encouragés par leurs gouvernements, fait une visite plus ou moins longue aux monuments de l'Attique et du reste de la Grèce. Qu'il me suffise de citer les noms de Thiersch, de Gerhard, d'Ottfried Müller, de Welcker, de Frantz, de Curtius, parmi beaucoup d'autres moins connus, mais cependant dignes de l'être. La France, où les études archéologiques ont toujours été cultivées avec tant de succès; la France, qui compte dans les siècles passés des archéologues illustres, tels que Spon, Patin, Vaillant, Caylus, Barthélemy, Choiseul-Gouffier, qui presque tous furent aussi des voyageurs non moins intrépides qu'intelligents; la France enfin, qui aujourd'hui dispute aux autres nations la palme de cette science, ne doit pas rester en arrière dans ce grand mouvement. Sans doute, des hommes d'un mérite éminent, MM. Hase, Raoul-Rochette, Ch. Lenormant, ont, dans ces derniers temps, fait, aux frais de l'État, le voyage de la Grèce; mais plusieurs d'entre eux, soit par le manque de temps, soit par des accidents imprévus, n'ont pu donner à cette excursion tout le développement convenable; d'autres enfin, comme M. Raoul-Rochette, avaient une mission spéciale, et s'en sont tenus à cette mission. Si je vais en Grèce, Monsieur le Ministre, et que vous m'accordiez le temps et les moyens d'en parcourir à loisir les différentes provinces, je m'efforcerai de réaliser ce que mes devanciers auraient pu faire dans des circonstances aussi favorables, et je ne négligerai rien pour revenir avec des matériaux historiques neufs et variés, mais surtout avec une riche moisson de monuments épigraphiques.

Toutefois, je dois le dire, Monsieur le Ministre, je resterais au-dessous de ma tâche si vous ne jugiez pas à propos de m'associer un artiste tout à la fois architecte et dessinateur, et s'il n'entraînait pas dans vos vues de me fournir des ressources suffisantes pour exécuter quelques fouilles. Je devrais, dans ce cas, me borner à la recherche des inscriptions qui se trouvent au-dessus du sol, et à en prendre des copies exactes, qu'elles aient été publiées ou non. Nul doute qu'avec un cadre ainsi restreint on soit encore en droit de compter sur quelques découvertes, mais évidemment elles seraient rares, et ne justifieraient qu'imparfaitement la mission que vous auriez bien voulu me confier. Dans l'autre supposition, au contraire, je pourrais vérifier sur les lieux les descriptions de batailles que nous ont laissées les historiens grecs, déterminer l'emplacement des villes anciennes dont la position n'a pas encore été reconnue, faire lever le plan des monuments qui les décoraient, fouiller dans le voisinage des temples, qui, je crois l'avoir prouvé dans mon dernier travail, étaient non-seulement consacrés à la célébration des cérémonies du culte, mais aussi destinés à servir d'archives publiques; rechercher dans les lieux qui, ainsi que Delphes, Argos, Calaurie, etc., furent des centres d'amphictyonies, tout ce qui, comme les n^{os} 61 et 286 de mes *Inscriptions recueillies par la commission de Morée*, se rapporte à ces confédérations tout à la fois politiques et religieuses; scruter minutieusement toutes les traces des associations de tout genre qui devinrent si communes en Grèce à partir de la domination macédonienne, qui survécurent à la conquête romaine, et qui se maintinrent jusque dans les derniers temps de l'empire; sonder les décombres des temples d'Esculape, qui n'étaient autre chose que des hôpitaux, et où les malades rendus à la santé témoignaient leur reconnaissance au dieu par des *ex-voto* dans le genre de ceux que j'ai expliqués à l'occasion d'un bas-relief de Merbaka, près d'Argos, et souvent aussi par des inscriptions où ils retraçaient, avec des détails pleins d'intérêt pour la science, les symptômes qu'ils avaient éprouvés et les moyens curatifs auxquels ils avaient dû leur guérison; en un mot, m'attacher à tout ce qui peut jeter du jour sur la vie

publique et sur la vie privée des anciens Hellènes, surtout à l'époque où l'histoire les abandonne, où ils sont encore une nation, mais où ils ont cessé d'être un grand peuple.

Il me reste à vous parler de mon itinéraire. Les différentes parties de la Grèce, Monsieur le Ministre, ne sont pas, vous le savez, accessibles au voyageur dans toutes les saisons de l'année. Les provinces montagneuses du Péloponnèse et de la Grèce centrale lui sont, aussi bien que les îles, interdites durant l'hiver. Je me proposerais donc de passer cette saison à Athènes, et de la consacrer à exploiter les trois musées qu'on y a formés au temple de Thésée, au portique d'Hadrien et sur l'Acropole. Je collationnerais scrupuleusement tous les monuments épigraphiques qui figurent soit dans le *Corpus* de M. Bœckh, soit dans le *Journal archéologique d'Athènes*, et je transcrirais avec non moins de soin ceux qui sont encore inédits ou qui, imparfaitement reproduits, peuvent être considérés comme tels. Je profiterais des beaux jours pour faire des excursions dans les dèmes de l'Attique, où il reste beaucoup à découvrir ; je visiterais aussi le Pirée, Salamine, la Mégaride, Égine, Calaurie, etc.

Le printemps venu, je parcourrais la Grèce centrale et le Péloponnèse, m'arrêtant surtout dans les lieux où il y a chance de parvenir à quelque découverte, notamment à Épidaure, à Argos, en Arcadie, en Messénie, en Élide, à Thèbes et à Delphes.

Vers l'été, je m'embarquerais pour les îles. Sciathos, Scopélos, Péparèthe, l'Eubée, les Cyclades et les Sporades, seraient explorées par moi avec un soin minutieux, et fourniraient, j'en suis sûr, une ample et féconde récolte. Trois mois au moins seraient nécessaires pour cette excursion, dans laquelle les variations fréquentes du vent obligent souvent le voyageur à rester plusieurs jours dans les lieux que quelques heures suffisent pour visiter en détail. Ces séjours forcés seraient employés à mettre en ordre mes papiers et à préparer mes expéditions ultérieures. Parvenu à Amorgos, je pourrais, si vous persistez dans cette intention, me rendre en Crète, à Rhodes, à Chypre, où, à la recherche des monuments de l'antiquité, j'ajouterais celle des documents qui pourraient être joints à la collection des Historiens occidentaux des croisades, que M. le comte Beugnot et moi nous publions sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Deux mois au moins seraient nécessaires pour explorer convenablement ces grandes îles. Un autre mois serait consacré au retour et à la quarantaine, en sorte que tout le voyage entraînerait une absence d'un an.

Si les circonstances s'opposaient à ce que je visitasse la Crète, Rhodes et Chypre, je pourrais me rendre à Constantinople, et de là, pénétrant en Asie Mineure, visiter quelques-unes des contrées du nord, restées inconnues aux voyageurs, et de là descendre jusqu'à Smyrne, où je m'embarquerais pour revenir en France.

Est-il nécessaire d'ajouter, Monsieur le Ministre, que, dans le cours de cette longue pérégrination, je suivrais pour guides, en première ligne, les écrivains anciens, et notamment Strabon et Pausanias ; que je profiterais aussi des travaux de mes devanciers : pour le Péloponnèse, des mémoires de Fourmont, des voyages de Pouqueville et du colonel Leake, des itinéraires de la commission de Morée et des explorations récentes de M. Ross ; pour la Mégaride, du livre de M. Reinganum, *Das alte Megaris* (1) ; pour les dèmes de l'Attique, de la dissertation du colonel Leake ; pour Athènes, de Stuart et de tout ce qu'a écrit Ottfried Müller ; pour le nord de la Grèce, des voyages de Leake et d'Ulrichs ; pour les îles, des livres de Dapper, de Tournefort, du comte Pasch de Krienen, de la monographie du comte Forbin sur Milo, et des voyages de M. Ross.

Quant à la mise en œuvre des nombreux matériaux que j'espère recueillir, vous ne doutez point, je l'espère, Monsieur le Ministre, du zèle que j'y apporterai. Quel que soit le genre de publication qui vous paraîtra convenable, chaque monument sera de ma part l'objet d'une étude sérieuse ; tous ceux qui pourront s'éclairer l'un par l'autre seront soumis à la méthode comparative, toujours si féconde en résultats. En un mot, je ne négligerai rien pour que l'archéologie et l'histoire profitent de mes découvertes, et pour que les amis de ces sciences si importantes, pénétrés de reconnaissance pour le ministre éclairé qui les a encouragées, accordent aussi quelque estime à celui qu'il a honoré de sa confiance.

Je suis avec respect,

Monsieur le Ministre,

vos très-humble serviteur

et dévoué confrère.

PH. LE BAS.

(1) Berlin, 1825, in-8°.

AVANT-PROPOS.

Trois jours plus tard M. Villemain ayant pris connaissance de mon rapport, me répondit en ces termes :

Paris, 1^{er} novembre 1842.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'ai lu avec un vif intérêt la lettre que vous m'avez adressée au sujet du voyage dont je vous ai parlé, et qui aurait pour but de recueillir les monuments épigraphiques encore inconnus qui peuvent exister sur le continent ou dans les îles de la Grèce.

Je ne doute pas que des recherches faites par un savant aussi versé que vous dans l'étude de l'archéologie grecque ne puissent produire d'importants résultats, et je désire seconder vos vues à cet égard ; mais je ne pense pas qu'il y ait lieu d'y comprendre des études exigeant le concours d'un dessinateur. Tout ce qui concerne les recherches d'art se rattache aux attributions du ministère de l'intérieur ; c'est ce département qui fait les frais de voyage d'une commission actuellement même occupée de recherches artistiques dans l'Asie Mineure. Il me serait donc impossible, tout en appréciant l'intérêt de cette partie de votre projet, d'en assurer l'exécution sur les fonds du ministère de l'instruction publique, qui ont une destination spécialement scientifique et littéraire, et je ne puis que vous prier de restreindre sous ce rapport l'objet de la mission qui vous serait confiée. Je crois qu'en vous attachant à recueillir dans les différents dépôts de la Grèce les inscriptions encore inédites, en restituant d'après un examen fait sur les lieux celles qui sont mutilées, en recherchant dans les îles les moins explorées jusqu'ici tout ce qu'il y a de monuments épigraphiques non-seulement inédits, mais même inconnus, vous pourriez encore faire d'utiles découvertes, et justifier les espérances que la nouvelle de votre voyage ne manquera pas d'inspirer à tous les amis de la science.

Vous devez être assuré d'ailleurs que si l'occasion se présentait d'acquérir un marbre précieux, je m'empresserais, sur l'avis que vous m'en donneriez, de faire mettre à votre disposition la somme nécessaire.

Recevez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le pair de France, ministre de l'instruction publique,

Signé : VILLEMAIN.

Le 17 du même mois, un arrêté ministériel me chargeait officiellement d'aller en Grèce recueillir les monuments épigraphiques qui peuvent exister sur le continent ou dans les îles de cette contrée, réglait l'indemnité qui devait m'être allouée pendant ce voyage, et fixait la durée de ma mission à un an.

Ainsi, j'allais partir pour la terre promise ; mais partir sans un dessinateur, c'était perdre la moitié de mes espérances. Heureusement, M. le ministre de l'intérieur, instruit de mon prochain départ, voulut bien, dans l'intérêt de l'École des beaux-arts, me confier le soin de faire mouler, sous ma surveillance et sous la direction d'un artiste dont il me laissait le choix, les fragments de sculpture antique les plus précieux parmi ceux qui se trouvent, soit à Athènes, soit dans les autres parties du monde grec. M'adjoindre un artiste, c'était me donner le moyen de faire prendre des vues de tous les sites remarquables qui s'offriraient à moi, de faire dessiner tous les objets d'art qui me paraîtraient dignes d'attention, d'étendre autant que les circonstances le permettraient le cercle de mes investigations, et d'accroître, dans l'intérêt de la science et des beaux-arts, la moisson que j'allais recueillir. M. Eugène Landron, jeune architecte dessinateur, d'un goût très-pur, d'un talent hors ligne, dû surtout à une admiration bien sentie pour l'antiquité grecque, ayant accepté avec empressement la proposition que je lui fis de m'accompagner, je ne songeai plus qu'aux préparatifs du voyage.

D'un autre côté, M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères, avait bien

voulu, sur la proposition de notre savant confrère M. Mignet, me remettre avec mes passe-ports des lettres pour MM. les ministres de France à Constantinople et à Athènes, ainsi que pour nos consuls à Syra et à Smyrne. J'emportais aussi une lettre de M. l'amiral Duperré pour le commandant de la station navale à Athènes, qui était invité à seconder mes travaux et mes explorations, autant que le service le permettrait; enfin, M. le lieutenant général Pelet, directeur du dépôt de la guerre, m'avait, avec la plus aimable condescendance, fait adresser une épreuve de la carte de Morée dressée par les officiers d'état-major, les feuilles de la Grèce continentale terminées jusqu'en 1842, et plusieurs plans de détails.

Aucun secours ne me faisait défaut, et j'allais, plein de confiance, me mettre en route pour la terre classique, quand, pour surcroît de satisfaction, un de mes jeunes amis, autrefois mon élève, M. Henri Musson, instruit de mon prochain départ, me demanda de s'associer à mes pérégrinations lointaines. J'y consentis de grand cœur, sûr de son affection, de son courage et de son dévouement.

C'est sous des auspices aussi favorables qu'a commencé et que s'est continué mon voyage. Prolongé de onze mois au delà du terme qui avait été d'abord fixé, il a surpassé de beaucoup mes espérances. Si des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'ont pas permis de parcourir toutes les contrées désignées dans mon programme, j'en ai, par une heureuse compensation, exploré beaucoup d'autres qui n'entraient pas d'abord dans mon plan. J'ai visité successivement Athènes, l'Attique, Égine, Calaurie, la Mégaride, la Corinthie, l'Achaïe, l'Élide, la Messénie, la Laconie jusqu'au cap Ténare, l'Argolide, l'Arcadie, Constantinople, la Bithynie, la Mysie orientale, la Phrygie Épiète, la Grande Phrygie, la Lydie, l'Ionie, la Carie, Andros, Ténos, Syros, Délos, Myconos, Paros, Patmos, la Béotie et la Phocide (1), et cela dans l'espace de dix-huit mois; car des vingt-trois mois qu'a duré mon absence, du 1^{er} janvier 1843 au 1^{er} décembre 1844, il faut en déduire cinq, dont un consacré au voyage de Paris à Athènes, en passant par Naples, deux autres pendant lesquels les pluies d'hiver m'ont retenu à Smyrne, où il ne reste plus que bien peu à glaner, un autre absorbé par les quarantaines, et enfin le mois de mon retour en France.

Ma mission n'a donc pu, à vrai dire, être réellement productive que pendant un an et demi; mais les résultats, sous le rapport de l'épigraphie surtout, qui était le principal objet de mon voyage, ont été plus féconds qu'on n'était en droit de s'y attendre dans un pareil espace de temps. Cinq mille inscriptions, presque toutes grecques, dont deux mille au moins copiées et estampées à Athènes, et trois mille autres recueillies dans les autres parties du monde grec où j'ai pu diriger mes recherches, voilà à quel chiffre approximatif s'élève ma récolte, qui, je le dis sans exagération, égale, si elle ne la dépasse, pour les lieux que j'ai explorés, celle qui avait été faite par mes devanciers, depuis Cyriaque d'Ancône jusqu'à MM. Ross et Fellows.

Mais si l'épigraphie a été avant tout le but de mes recherches, je n'ai pas pour cela négligé les autres branches de l'archéologie qu'il m'était possible d'enrichir. J'ai dans le cours de mes voyages découvert à Messène, sur la pente méridionale du mont Ithome, un temple que tout m'autorise à regarder comme le temple de

(1) Voyez ITINÉRAIRE, carte générale, pl. 1 et 2.

Diane Laphria (1); deux autres dans la partie la plus sauvage du Kakovouni, à environ six heures du cap Ténare (2); le célèbre sanctuaire de Jupiter Labrandenos et le tombeau des dynastes de Carie avant Mausole (3), dans le voisinage de Mylasa; le théâtre d'Alinda, son palais, ses tombeaux (4), etc. : en outre, le temple de la Victoire Aptère à Athènes (5), le théâtre, le stade et le temple de Jupiter à Æzani (6), ont été, de la part de M. Landron, l'objet de nouvelles études qui lui ont permis d'en donner une idée plus exacte et plus complète; et l'histoire de l'architecture ancienne s'est ainsi enrichie de données nouvelles ou de renseignements plus précis.

Je n'aurai pas moins contribué aux progrès de la géographie comparée, en déterminant, souvent d'une manière certaine, l'emplacement de plusieurs villes de l'Asie Mineure, et en pénétrant le premier dans la partie de cette contrée comprise entre le lac d'Apollonia au nord, le cours de l'Hermus au sud, le Macestus à l'ouest et le Rhyndacus à l'est, partie désignée encore sur la carte de la Phrygie que M. Kiepert a publiée en 1840 par les mots de *terra incognita* (7); enfin par les plans topographiques que M. Landron a dressés, et par les vues pittoresques qu'il a prises des lieux antiques que nous avons visités les premiers, ou dont les voyageurs qui nous ont précédés n'avaient pas fait connaître l'aspect (8).

D'un autre côté, l'antiquité figurée devra à notre voyage, et au dessinateur aussi habile que consciencieux qui m'accompagnait, la reproduction fidèle de tous les monuments de sculpture que nous avons remarqués tant à Athènes qu'en Grèce et en Asie Mineure, au nombre de cent cinquante-trois.

L'ensemble des dessins de ces trois sections s'élève au delà de quatre cent cinquante.

A ces nombreux dessins il faut encore ajouter tous les moulages de statues et de bas-reliefs, la plupart de l'école de Phidias, qui ont été exécutés à Athènes, sous ma surveillance et sous la direction éclairée de M. Landron, par le mouleur Antonini, que j'avais emmené de Paris, et dont l'intelligence et le zèle méritent ici une mention honorable. Ces moulages décorent aujourd'hui les salles grecques du palais de l'École des beaux-arts. Il serait trop long de les énumérer en ce moment, mais j'en aurai occasion d'y revenir dans le récit de mon voyage.

Je ne dois pas non plus passer sous silence les différents objets d'art que, conformément aux instructions de M. Villemain, j'ai acquis pour le compte du Musée du Louvre, et qui y figurent aujourd'hui. Je me crois d'autant plus autorisé à les rappeler ici, que l'administration n'a pu encore indiquer au public le nom du voyageur auquel on en est redevable. Ce sont :

1° Un bas-relief votif représentant Thésée nu, invoqué comme héros protecteur de l'Attique. Ce monument, d'une conservation parfaite et d'une très-belle exécution, appartient aux meilleurs temps de l'art grec. Il porte une dédicace qui ne laisse aucun doute sur son attribution (9).

(1) ARCHITECTURE, *Péloponnèse*, I, planches 4—40.

(2) Ibid., *ibid.*, II, pl. 1—14.

(3) Ibid., *Asie Mineure*, II, pl. 8 et 9.

(4) Ibid., *ibid.*, pl. 4—7.

(5) Ibid., *Athènes*, pl. 4—10.

(6) Ibid., *Asie Mineure*, I, pl. 1—32.

(7) Voy. ITINÉRAIRE, *Carte de l'Abrettène et de la Phrygie Épicète*, pl. 41—42.

(8) Ibid., pl. 3—40, 43—59, 62—72.

(9) Voy. MONUMENTS FIGURÉS, pl. 60. Il se trouve

2° Stèle funéraire représentant la jeune Euthyléa qui prend congé de son père et de sa mère. Le travail en est d'une délicatesse remarquable (1).

3° Fragment de frise qu'on suppose avoir appartenu à un des petits temples de l'Acropole, que le temps ou les désastres de la guerre ont fait disparaître. Il représente une scène du combat des Amazones (2).

4° Bas-relief votif, provenant de Gortyne en Crète, et du plus beau style, comme de la plus parfaite école de l'art grec. On y voit, si je ne me trompe, Jupiter assis, ayant auprès de lui Hébé et Mercure debout, ou plutôt encore Europe et Cadmus, qui étaient particulièrement adorés dans la ville en question. Sur la droite on voit un personnage vêtu, d'une taille moins élevée que les trois divinités et dans l'attitude d'un suppliant (3).

5° Fragment de statuette dont la tête et une partie des bras et des jambes manquent, mais dans laquelle il est facile de reconnaître Hercule assis sur un rocher; car sur ce rocher est étendue une peau de lion, et près de la jambe gauche on voit encore la massue (4). Ce petit monument, d'un travail assez remarquable, est surtout intéressant en ce qu'il peut jeter quelque jour sur l'attribution à donner au fameux torse du Belvédère, avec lequel il offre une grande analogie sous le rapport de la forme et de la pose.

6° Autre fragment de statuette représentant Marsyas suspendu à un arbre (5).

7° Un bas-relief représentant les neuf Muses, avec leurs attributs, entre Mercure et Apollon. C'est, comme le prouve l'inscription gravée sur la plinthe, un monument votif consacré à Apollon. Le travail en est grossier et d'une époque tardive. Ce n'est pas, à proprement parler, une œuvre d'art, mais une page curieuse de l'histoire de la décadence des arts chez les Grecs, et une preuve de la persistance des usages religieux des Hellènes jusque dans les derniers temps du paganisme (6).

8° Enfin, un poids en plomb provenant de l'île de Chio. On y voit un sphynx assis sur un vase, et dans le champ on lit le mot **MNA**.

A ces productions de la sculpture et de la gravure antiques j'ai pu ajouter douze marbres portant des inscriptions grecques, qui tous proviennent de la ville de Mylassa en Carie ou des environs (7), tous d'une véritable importance historique, notamment celui qui contient trois décrets du temps où le fameux Mausole était satrape de Carie, et celui où se trouve une lettre adressée par Auguste, en 31 av. J. C., aux habitants de Mylassa, qui lui avaient envoyé précédemment une ambassade pour lui peindre la triste situation où les avait mis Labienus et invoquer son assistance. Les trois décrets de Mausole offrent trois dates qui les font re-

aujourd'hui au Musée du Louvre, salle des sculptures d'Olympie, encastré dans la paroi droite de la fenêtre donnant sur la rue de Rivoli.

(1) Voy. **MONUMENTS FIGURÉS**, pl. 65. Au Musée du Louvre, même salle, sur la paroi nord, où elle est indiquée comme un don du ministère de l'instruction publique.

(2) Ibid., pl. 18. Au Musée du Louvre, dans l'embrasement de l'une des fenêtres au sud.

(3) Ibid., pl. 121. Au Musée du Louvre, au-dessous du bas-relief de Thésée.

(4) **MONUMENTS FIGURÉS**, pl. 144. Au Musée du Louvre. Encore en magasin.

(5) Ibid., pl. 94. Musée du Louvre, dans l'angle sud-ouest de la salle des sculptures d'Olympie, où il est indiqué comme donné par moi, ce qui est exact.

(6) Ibid., pl. 151. Il est encore en magasin.

(7) Voy. **INSCRIPTIONS**, t. III, nos 322, 323, 324, 329—332, 336, 337—338, 339, 377—379, 387, 394, 408, 409, 441 a, b, 499, au Musée du Louvre, salle du Vase de Pergame.

monter aux règnes d'Artaxerxès II Mnémon et d'Artaxerxès III Ochus, et prouvent qu'ils appartiennent aux années 367, 361 et 355 avant notre ère. M. Bœckh, qui a publié ces trois décrets dans le *Corpus inscriptionum graecarum*, sous les nos 2691, c., d., e., d'après une copie très-fautive, les qualifie de *tituli maxime memorabiles*.

Les résultats obtenus dans ma longue et laborieuse mission forment les éléments de l'ouvrage dont je publie aujourd'hui le premier volume, et qui, si Dieu m'accorde assez de vie pour l'exécuter convenablement, prendra, je l'espère, une place distinguée parmi les conquêtes de l'érudition française, et fera honneur au gouvernement français qui, après avoir donné au voyageur le moyen de rassembler d'aussi nombreux documents, a mis à sa disposition les ressources nécessaires pour les rendre publics.

Cet ouvrage doit former dans son ensemble douze volumes, dont onze grand in-4° et un grand in-fol., et se composera de quatre parties distinctes; savoir :

PREMIÈRE PARTIE, *Itinéraire*, deux vol. grand-in-4°, dont un de planches.

SECONDE PARTIE, *Inscriptions grecques*, six vol. grand in-4°, dont trois de texte épigraphique et trois d'explications.

TROISIÈME PARTIE, *Monuments d'antiquité figurée*, deux vol. grand in-4°, dont un de planches.

QUATRIÈME PARTIE, *Architecture*, un vol. grand in-fol. de quatre-vingt-dix planches et un vol. de texte grand in-4°.

On s'étonnera sans doute que le récit d'un voyage terminé à la fin de 1844 ne paraisse qu'au commencement de 1856, c'est-à-dire onze ans après le retour de celui qui l'a accompli. Il me sera facile de me justifier à cet égard.

D'abord, c'est seulement le 14 février 1846 que M. de Salvandy, qui avait succédé à M. Villemain au ministère de l'instruction publique, a pris une décision définitive pour la publication de mon voyage, et ce n'est qu'à partir de cette époque que l'éditeur, sûr de ne pas faire des frais inutiles, a pu préparer les moyens d'exécution.

D'un autre côté, mon ouvrage, comme on vient de le voir, doit se composer de quatre parties. Par quelle section devais-je commencer? Sans doute si, comme tant de touristes, j'eusse voulu m'en tenir à communiquer au public mes *impressions de voyage*, j'aurais pu sans peine publier avant tout mon itinéraire; mais chez un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le savant doit dominer l'artiste, et je n'ai pas tardé à reconnaître que mon voyage ne serait vraiment digne des érudits que si j'y faisais ressortir tout ce dont l'histoire politique, littéraire et artistique des pays que j'ai parcourus sera redevable aux découvertes que j'ai faites. Or, comment constater ces résultats avant de m'en être rendu à moi-même un compte exact et précis?

Et d'ailleurs quel avait été le but de ma mission? De recueillir des inscriptions grecques et latines. Les faire connaître au public, tel était mon premier devoir. La mort fût-elle venue me surprendre, cette tâche une fois remplie, j'avais payé ma dette envers ma conscience et envers le monde savant.

Mais cette publication immédiate n'était pas sans difficultés. Il s'agissait de représenter des formes de lettres très-variées, et que l'on peut ranger sous neuf chefs

différents, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Il me suffira de dire que MM. Didot, ne reculant devant aucune dépense pour rendre cet ouvrage digne du gouvernement qui en couvrait les frais, ont dû faire dessiner et graver sur acier près de deux cents nouveaux types; que cette gravure et la fonte des sortes ont exigé plus de six mois; que près de trois mois ont été employés à graver sur bois tous les signes extraordinaires, toutes les ligatures, tous les sigles qu'il était impossible de représenter au moyen des ressources ordinaires de la typographie. Il fallait aussi mettre au net les dessins recueillis dans le voyage avant de les confier à l'artiste habile, M. Lemaitre, chargé de la gravure des planches qui devaient accompagner chaque livraison. Cette mise en train, ces premiers soins si nombreux et si variés, ont absorbé les dix derniers mois de 1846, et c'est seulement le 30 avril 1847 qu'il m'a été possible de fournir les premières livraisons.

J'avais pensé d'abord à publier mes trois volumes d'inscriptions dans l'ordre de leurs numéros, et dès mon retour je m'étais occupé de la classification des inscriptions d'Athènes, les plus nombreuses et les plus importantes de toutes celles que j'ai recueillies. Or, il faut savoir que dans cette ville il n'existe pas à proprement parler de musée, que les inscriptions appartenant à l'État ont été réunies sans aucun ordre systématique, à mesure qu'on les trouvait, et qu'ils étaient transportés à Athènes, dans trois grands dépôts, le temple de Thésée, les Propylées et la Pinacothèque, et le Portique dit d'Adrien; qu'enfin il en existe un nombre assez considérable sur plusieurs points de la ville et dans les maisons particulières, sans parler de celles qui se trouvent dans différents villages de l'Attique. Quel ordre devais-je suivre? J'ai cru d'abord que celui du *Corpus inscriptionum* de M. Bœckh pourrait me suffire, mais je n'ai pas tardé à me convaincre du contraire. Ce n'est qu'après de nombreux essais que j'ai pu arriver à un résultat satisfaisant. Voici le plan auquel j'ai dû m'arrêter :

I. ACTES RELIGIEUX. — I. OFFRANDES ET MONUMENTS VOTIFS.

§ 1. *A Minerve :*

à Athéné,
à Athéné Poliade,
à Athéné Poliade et à Pandrose,
à Athéné Poliade et à tous les dieux,
à Athéné Ergané,
à Athéné Hygiée,
à Pallas,
à Pallas Tritogène.

§ 2. *Offrandes dont la dédicace ne porte le nom d'aucune divinité, mais qui semblent devoir être attribuées à Minerve.*

§ 3. *Offrandes aux autres déesses :*

à Cérès et à Proserpine,
à Vénus,
à la mère des dieux,
à Diane,
à Hythie,
à Thémis et à Némésis,
aux nymphes,
à Isis et à Sérapis.

AVANT-PROPOS.

§ 4. *Offrandes aux dieux :*

à Jupiter,
à Neptune,
à Sérapis,
à Bacchus,
à Mercure,
à Apollon,
à Esculape,
à Pan.

§ 5. *Offrandes aux héros, etc. :*

à Icarios,
à Thésée,
à Dioclès,
au peuple.

§ 6. *Offrandes à des divinités dont le nom n'est pas indiqué.*§ 7. *Offrandes à des empereurs divinisés.*§ 8. *Fragment de base où on ne lit plus que le nom de l'artiste auteur de l'offrande.*§ 9. *Offrandes dont la provenance n'est pas connue.*

II. INVENTAIRES DES OBJETS SACRÉS.

I. INVENTAIRES ANTÉRIEURS A L'ARCHONTAT D'EUCLIDE.

§ 1. *Objets conservés dans le pronaos du Parthénon.*§ 2. *Objets conservés dans l'Hécatompédon.*§ 3. *Objets conservés dans le sanctuaire du Parthénon.*§ 4. *Fragments divers.*

II. INVENTAIRES POSTÉRIEURS A L'ARCHONTAT D'EUCLIDE.

§ 1. *Objets conservés dans l'Hécatompédon.*§ 2. *Objets conservés dans le Parthénon.*§ 3. *Objets conservés dans l'Opisthodome.*§ 4. *Fragments divers.*§ 5. *Vêtements consacrés.*§ 6. *Phiales consacrées par des esclaves affranchis en vertu du droit d'asile.*§ 7. *Objets sacrés appartenant à l'amphictyonie de Delphes.*

III. DÉDICACES DE TEMPLES ET D'AUTRES ÉDIFICES SACRÉS.

IV. LIMITES DES ENCEINTES SACRÉES.

V. LOCATION DES TERRITOIRES SACRÉS.

VI. MINISTRES DU CULTE.

§ 1. *Catalogues de prêtres.*§ 2. *Honneurs rendus aux ministres du culte :*

à des prêtres,
à des prêtresses.

§ 3. *Artistes dionysiaques.*

VII. SOLENNITÉS RELIGIEUSES.

§ 1. *Fêtes.*

§ 2. *Représentations dramatiques.*

§ 3. *Jeux.*

VIII. PRIÈRES. SOUVENIRS PIEUX. IMPRÉCATIONS.

II. ACTES PUBLICS. — I. FINANCES.

I. RECETTES.

§ 1. *Tributs des alliés.*

§ 2. *Recettes diverses.*

§ 3. *Impôts volontaires.*

II. DÉPENSES.

II. TRAVAUX PUBLICS.

III. MARINE.

IV. ÉTAT MILITAIRE.

§ 1. *Guerres et sièges.*

§ 2. *Pylores.*

§ 3. *Liste de guerriers morts pour la patrie.*

V. ADMINISTRATION INTÉRIEURE.

I. LISTES DE MAGISTRATS.

II. DÉCRETS DU SÉNAT ET DU PEUPLE.

§ 1. *Décrets antérieurs à Euclide.*

Décrets portant une date certaine.

Fragments de décrets sans date.

§ 2. *Décrets postérieurs à Euclide.*

Décrets portant une date certaine.

Décrets sans date certaine, mais antérieurs à la conquête romaine.

Décrets postérieurs à la conquête romaine.

III. DÉCRETS DES CHEVALIERS ET AUTRES CORPS PUBLICS.

IV. ACTES DE L'AUTORITÉ IMPÉRIALE.

VI. ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

VII. HONNEURS DÉCERNÉS PAR L'ÉTAT.

I. A DES ATHÉNIENS.

II. A DES GRECS DU CONTINENT, DES ILES OU DE L'ASIE MINEURE.

III. A DES ÉTRANGERS.

§ 1. *A des rois.*

§ 2. *A des particuliers.*

IV. A DES ROMAINS.

§ 1. *A des magistrats.*§ 2. *A des particuliers.*§ 3. *A des empereurs.*

VIII. RELATIONS EXTÉRIEURES.

III. ACTES PRIVÉS. — I. ACTES DE PROPRIÉTÉ.

II. ACTES DIVERS.

III. MONUMENTS FUNÉRAIRES.

§ 1. *Épitaphes portant le nom du dème auquel appartenait le défunt.*§ 2. *Épitaphes d'isotèles.*§ 3. *Épitaphes portant le nom du défunt et celui de son père, sans indication de dème.*

Hommes.

Femmes.

§ 4. *Épitaphes portant plusieurs noms seuls.*§ 5. *Épitaphes ne portant qu'un seul nom.*

Hommes.

Femmes.

Fragments.

§ 6. *Épitaphes d'étrangers morts à Athènes.*

Désignés par le nom de leur pays.

— par le nom de leur ville natale.

§ 7. *Épitaphes métriques.*

IV. FRAGMENTS DIVERS.

I. FRAGMENTS DE CATALOGUES.

II. FRAGMENTS QUI NE PEUVENT ÊTRE CLASSÉS.

§ 1. *Antérieurs à l'archontat d'Euclide.*§ 2. *Postérieurs à Euclide.*§ 3. *Postérieurs à la conquête romaine.*

V. INSCRIPTIONS LATINES.

VI. INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES.

Les cases une fois faites, il fallait les remplir, et je me suis mis courageusement à l'œuvre. Le plus grand nombre des monuments qui ont été recueillis par moi l'ont été par le procédé de l'estampage, procédé expéditif s'il en fut jamais, mais qui ne dispense pas d'une transcription ultérieure. Il fallait donc copier tout ce qui était vague et incertain avant de pouvoir en assigner la place avec certitude. J'avais lentement dans ce travail. Pour estamper une inscription, il suffit d'un

quart d'heure et de quelques rayons de soleil, tandis que pour la lire sur l'estampage aussi bien que sur la pierre il faut souvent des semaines, et des conditions de lumière qui ne permettent de conquérir que lettre à lettre. Pour me borner à un seul exemple, je citerai le n° 230 du second volume, dont le déchiffrement m'a demandé à lui seul tout un mois. C'était en apparence une tentative insensée, et cependant à force de patience j'ai atteint le but, et augmenté avec certitude le tarif joint au fameux édit de Dioclétien de plus de cent articles nouveaux, résultat précieux pour l'histoire de l'économie politique dans le monde ancien. Ma vue en a souffert, il est vrai ; mais un bon soldat se soucie peu des blessures, pourvu qu'il arrive sur la brèche et qu'il emporte la place.

Mon travail d'ailleurs était loin de se borner à la copie et au classement des inscriptions complètes et dont le sens ne laisse pas d'incertitude. La plupart de ces monuments sont mutilés, et pour les comprendre il faut les avoir restaurés. Ce n'est pas là le plus facile. Sans doute, au moyen de certaines formules déjà connues et dont on y retrouve la trace, on peut combler plus d'une lacune, comme dans tant de fragments des inventaires où sont énumérés les objets sacrés que renfermaient les différentes divisions du Parthénon. Mais il en est beaucoup qui sont rebelles à ce procédé, et qui exigent de nombreuses recherches et de longues méditations. Les plus courtes ne sont pas toujours les plus intelligibles ; et il est telle inscription qui, bien que composée de dix lignes seulement, m'a torturé l'esprit pendant toute une semaine.

Ma restauration une fois terminée, je transcrivais le monument en caractères courants, et je rassemblais toutes les notes auxquelles avait donné lieu mon travail, pour en faire plus tard la base de mon commentaire.

Au commencement de 1846, malgré la persévérance et l'opiniâtreté de mon travail, j'étais à peine parvenu à transcrire et à restaurer le tiers des inscriptions d'Athènes, et je me voyais dans l'impossibilité absolue de rien livrer encore à l'impression ; et cependant je pouvais prévoir dès ce moment qu'elle ne tarderait pas à commencer. Il fallut donc prendre une détermination héroïque, et, renonçant à mon premier plan, débiter par les inscriptions de l'Asie Mineure qui ne présentaient pas les mêmes obstacles. C'étaient d'ailleurs celles qui offraient le plus de nouveauté ; et comme avec le savant éditeur des deux premiers volumes du *Corpus* j'avais cru devoir adopter l'ordre géographique, le plus propre à venir en aide à l'histoire, je n'avais pas à craindre de me voir jamais aussi longtemps arrêté que pour Athènes. Au volume de l'Asie Mineure succéderait celui qui devait contenir les inscriptions de la Mégaride, du Péloponnèse, de la Grèce centrale et des îles, dans lequel je ne devais pas rencontrer plus d'empêchements que dans le troisième, et pendant ce temps j'achèverais la transcription des inscriptions d'Athènes, et pourrais, en temps utile, combler la lacune que j'avais laissée derrière moi.

Ce projet une fois arrêté, je le mis à exécution. Mais, bien qu'il entraînat moins de lenteurs, certaines parties m'ont encore demandé beaucoup de temps. Il ne suffisait pas de réunir toutes les inscriptions d'une même localité ; il fallait d'abord les ranger par ordre de matières, et autant que possible classer chaque subdivision dans l'ordre chronologique, travail qui présente souvent des difficultés presque insurmontables. Ainsi, pour ne citer encore qu'un exemple, j'ai relevé à Iasos, en

Carie, quarante-huit inscriptions appartenant toutes au théâtre de cette ville, mais gravées dans des endroits très-divers, et dont l'époque relative paraissait impossible à préciser. Cependant, au moyen de la table que j'ai dressée, des trois ou quatre cents noms qui y sont contenus, je suis parvenu à déterminer avec une exactitude presque mathématique l'ordre chronologique de ces monuments, et j'ai pu ainsi rétablir l'histoire d'un théâtre grec pendant soixante années consécutives. Mais il a fallu pour cela un mois de patientes investigations et de combinaisons difficiles.

J'en pourrais dire autant des inscriptions de Téos, de Priène, de Mylassa, de Delphes et de plusieurs autres localités ; mais je crois devoir m'en tenir ici au fait que je viens de signaler.

Malgré toutes ces entraves, malgré tous ces inévitables motifs de retards, j'étais parvenu en 1847 et 1848 à fournir onze livraisons, c'est-à-dire quarante-quatre feuilles par année. J'aurais dépassé ce chiffre en 1849, sans un accident que je ne pouvais prévoir. Le typographe chargé par MM. Didot de composer mon ouvrage, et que j'avais péniblement dressé à cette tâche très-compiquée et très-minutieuse, tomba gravement malade au mois de janvier. Son rétablissement fut suivi de plusieurs rechutes successives. C'eût été le tuer que de lui retirer un travail dont il se faisait gloire et où il s'était vraiment distingué. Huit mois se sont ainsi écoulés ; mais cette longue attente a été inutile ; la maladie a été la plus forte, et la mort de M. Leclerc est venue apporter un terme à tous mes scrupules. Elle nous a mis dans l'obligation de lui donner un successeur. Ce successeur, M. Bouvret, quoique fort intelligent, il a fallu aussi le former ; et ce n'est qu'en janvier 1850 que la publication a pu reprendre son cours.

Elle marchait rapidement quand une décision ministérielle, en date du 27 mai 1850, me mit dans la nécessité de la suspendre presque entièrement, en me forçant de reconrir à d'autres travaux pour subvenir aux besoins de ma famille.

Cet état de choses regrettable n'a cessé qu'en 1853, où M. Fortoul, ministre actuel de l'instruction publique, a pris des mesures qui m'ont permis de me livrer de nouveau à des études que je n'aurais jamais voulu interrompre. Les engagements que j'avais contractés dans l'intervalle ne m'ont pas laissé le loisir de pousser mon travail avec la même activité que pendant les premières années ; mais aujourd'hui que je suis libre de toute autre préoccupation, que mes inscriptions d'Athènes sont toutes transcrites et classées, que l'achèvement du second et du troisième volume est prochain, je puis me remettre courageusement à l'œuvre, et commencer enfin le récit de mes pérégrinations archéologiques. Comme c'est surtout d'épigraphie, de géographie comparée et d'art antique que je me suis occupé dans mon voyage ; comme les événements modernes n'y trouvent place que très-incidemment, ma narration n'aura rien perdu à être différée. D'ailleurs, le souvenir de ces heureux jours est encore si profondément empreint dans ma mémoire, que même à défaut des notes que je prenais chaque soir en arrivant au gîte, je pourrais encore le retracer ; et les impressions que j'ai reçues sont restées si vives, que je pourrais recommencer mon voyage sans guide, et reconnaître, comme de vieux amis, tous les lieux où se sont portés mes pas.

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE EN GRÈCE ET EN ASIE MINEURE.

ITINÉRAIRE.

LIVRE PREMIER.

ATHÈNES.

CHAPITRE PREMIER.

DE PARIS A SYRA.

*Départ de Marseille. — Relâche forcée à Gênes et à la Spezzia. — Naples. — Malte.
Arrivée à Syra.*

Lorsque je quittai Paris, le 6 janvier 1843, pour aller m'embarquer à Marseille sur le paquebot qui devait me transporter à Syra, un chemin de fer ne conduisait pas en vingt-quatre heures dans l'antique colonie des Phocéens, et le moyen de transport le plus rapide était encore la malle-poste. C'est celui que mon jeune compagnon de voyage, M. Henri Musson, et moi nous crûmes devoir adopter, afin d'avoir le temps de nous reconnaître et de visiter Marseille avant que de monter à bord. Nous partîmes accompagnés des vœux de nos familles, qui n'avaient voulu nous quitter qu'au dernier moment, et tout émus des larmes qui s'étaient mêlées à leurs adieux et à leurs embrassements.

La nuit se passa en tristes réflexions. Je ne m'inquiétais ni des ennuis ni des dangers du voyage, je me sentais le courage de les braver : mais devais-je retrouver, à mon retour, ma mère vénérée et chérie ? Son cœur, déjà éprouvé par tant de chagrins, conserverait-il assez d'énergie pour lui donner la force de m'attendre ? D'un autre côté, me serait-il possible de réaliser en un an, sans succomber à la fatigue, tout ce que l'on attendait de mon dévouement et de mon amour pour la science ?

Le lendemain, au réveil de nos compagnons de voyage, et quand nous eûmes fait connaissance

avec eux, ce qui demande peu de temps chez des voyageurs français, naturellement communicatifs, le choix que le hasard avait fait des personnes qui m'entouraient dès le début me parut du plus favorable augure. Je me trouvais, en effet, en plein Orient. Notre conducteur, Prunier, avait, comme valet de chambre, accompagné, dans leur voyage en Asie, M. le comte Alexandre de Laborde et son fils Léon, aujourd'hui mon confrère; et je me rappelai fort bien l'avoir vu à Rome, en 1826, alors que l'auteur des paroles de la romance *Partant pour la Syrie* vint, à son retour de l'Arabie Pétrée, présenter ses hommages à l'auguste compositeur de la musique d'un chant qui, longtemps populaire sous Napoléon, devait, trente ans plus tard, redevenir de mode. Près de nous était assis M. de Montandon, neveu du marquis de Rivière, qu'il avait autrefois accompagné à Constantinople comme secrétaire d'ambassade. Quand il sut que nous allions en Grèce, et que notre intention était de visiter ensuite le nord-ouest de l'Asie Mineure, toutes ses réminiscences se réveillèrent, et il nous parla longuement de Stamboul, des mœurs ottomanes, de son séjour à Péra, mais surtout de ses chasses à la grosse bête sur le mont Olympe, et aux bécasses sur les bords du lac d'Aboulionte. Malheureusement cet aimable *Cicerone* nous quitta à Moulins, avant d'avoir pu achever le récit de ses aventures, qui nous initiait agréablement à nos futures destinées.

En arrivant à Marseille, nous y trouvâmes M. Landron, qui nous avait devancés, afin de pouvoir aller prendre congé de sa famille dans le Maine. Certes, c'était bien préluder à un voyage dans le monde grec, que de saluer en passant l'antique *Massalia*; mais, dans les deux jours que nous y séjournâmes, nous ne pûmes retrouver aucune trace de l'époque phocéenne. Tout a disparu, si ce n'est quelques mots grecs francisés qui survivent encore dans le langage du peuple, et qui même tendent chaque jour à disparaître. Vainement nous demandâmes à visiter le musée, qui, indépendamment d'un certain nombre de bons tableaux, contient, nous avait-on dit, quelques inscriptions et quelques sculptures antiques. Mon titre de membre de l'Institut voyageant avec une mission archéologique ne put rien contre la rigueur d'un règlement dont le conservateur du monument a beaucoup plus à se louer que les amateurs des beaux-arts et de l'antiquité classique. Nous fûmes plus heureux au retour.

Avant notre départ, M. Norbert Bonafous, alors professeur de rhétorique au collège royal de Marseille, m'avait mis en rapport avec deux riches négociants, M. Rhodocanakis et M. Rostand, qui tous deux s'étaient fait un plaisir de nous donner pour leurs correspondants de nombreuses lettres de recommandation, que nous acceptâmes avec reconnaissance, bien qu'il fût assez peu probable que toutes pourraient nous servir. Nous en avions en effet, non-seulement pour Smyrne et pour Constantinople, mais aussi pour Chypre, pour Damas, pour Alep, pour Beyrouth, pour Alexandrie; mais c'était le cas d'appliquer le vieux proverbe : *Quod abundat non viliat*.

Le 11, à cinq heures du soir, nous nous embarquâmes sur le *Rhamsès*, commandé par M. Édouard de Chaillé, auquel M. Verninac, alors directeur des paquebots de la Méditerranée, nous avait particulièrement recommandés. Les passagers étaient nombreux et de conditions très-diverses. L'Église y était représentée par M. Mathieu, archevêque de Besançon, qui se rendait à Rome; par M. Gaetano Baluffi, ex-archevêque de la Nouvelle-Grenade, qui allait prendre possession du siège de Camerino, auquel il venait d'être appelé, et par deux jeunes et aimables dominicains piémontais envoyés comme prédicateurs à Constantinople; la marine, par M. le lieutenant de vaisseau Levêque, récemment investi du commandement du *Scamandre*; la diplomatie, par M. Leduc, chancelier du consulat de Malte; les beaux-arts, par notre architecte; l'archéologie, par moi; le commerce, par des négociants toscans, romains et

napolitains. Ajoutez de nombreux touristes de toutes les nations, parmi lesquels, comme on peut bien le prévoir, les moins nombreux n'étaient pas les Anglais.

Au moment où nous nous mîmes en mer, le temps était menaçant et semblait nous promettre une traversée difficile : il tint bientôt au delà de ses promesses. Parvenus, le lendemain, par le travers du golfe de Lion, nous fûmes assaillis par un vent du sud si violent que, désespérant de pouvoir atteindre Livourne, où nous devions faire échelle, nous dûmes nous hâter de virer de bord et de chercher un refuge dans le port de Gênes. A peine arrivés, vers sept heures du soir, nous mouillâmes, du mieux qu'il nous fut possible, au milieu des navires qui nous avaient précédés, mais très-près de l'entrée du port, espérant que le vent se calmerait pendant la nuit, et qu'à la pointe du jour il nous serait possible de reprendre la mer. Le vent, bien loin de s'apaiser, devint plus violent pendant la nuit; notre câble se rompit, et nous allions échouer, si un malheureux bâtiment de commerce ne se fût trouvé là pour recevoir le choc. Il en résulta de graves avaries pour lui, et de moins graves pour nous sans doute, mais dont la réparation absorba la matinée suivante. Le vent soufflait toujours, mais un ciel d'azur, une température de printemps. Nous eussions pris notre mal en patience, s'il nous eût été possible de descendre à terre et de parcourir la ville : notre paquebot n'ayant pas la libre pratique, force nous fut de rester prisonniers à bord.

Le soir, essai infructueux pour quitter Gênes. Ce qui la veille n'était qu'un très-mauvais temps était devenu une furieuse tempête, et, bon gré mal gré, il fallut venir reprendre notre station. Chose remarquable! pendant ces deux heures de danger où nous pouvions à chaque instant être jetés à la côte, pas un voyageur ne quitta le pont. Les femmes elles-mêmes, comme fascinées par l'horreur de ce spectacle ou paralysées par la terreur, restaient immobiles dans les attitudes les plus variées.

Le lendemain à huit heures du matin, bien que le vent eût encore fraîchi, M. de Chaillé se décida à reprendre la mer, ne pouvant pas retarder plus longtemps la correspondance. On mit de nouveau le cap sur Livourne, et nous commencions à nous élever au vent, quand, après deux heures d'une marche pénible, la tempête éclata de nouveau, plus terrible que la veille, sans que le ciel cependant eût rien perdu de sa pureté ni le soleil de son éclat. Malgré les efforts d'une machine de la force de cent vingt chevaux, chaque instant nous affalait vers une côte hérissée de rochers. La mer déferlait avec violence; une chaloupe fut emportée, la grand-voile déchirée, la corne de misaine brisée, et la moindre avarie dans la machine rendait notre mort certaine. En présence d'un tel danger, les prélats et les moines priaient, les femmes se tenaient, transies de peur, dans leur retraite, et les hommes attendaient avec anxiété l'issue de cette lutte terrible entre l'intelligence humaine et la fureur brutale des éléments. L'intelligence humaine eut le dessus : à cinq heures nous entrions dans l'admirable rade de la Spezzia, où *le Diadème*, vaisseau français de cent vingt canons, venait d'Alger, avait été, comme nous, forcé de chercher un refuge.

Le lendemain, messe d'actions de grâces dite par M. de Besançon, et servie par M. de Camerino. Là encore, impossibilité de mettre pied à terre. Notre nouvelle captivité se prolongea deux jours et trois nuits. Enfin le vent tourna au nord, et le 17 nous arrivâmes à Livourne, le 18 à Civita-Vecchia, et le 19 à Naples.

Là, nous débarquâmes. Incertains si nous trouverions en Grèce le plâtre nécessaire pour les moulages que nous devions faire exécuter à Athènes pour l'École des beaux-arts, nous crûmes qu'il était prudent de nous ménager le moyen d'en faire venir de Naples. Nous n'étions pas fâchés d'ailleurs de nous remettre de nos fatigues, et de préluder à nos études sur l'architecture

grecque par un pèlerinage à Pompéi et à Pestum. Les huit jours qui devaient s'écouler jusqu'au retour d'un autre paquebot furent consciencieusement employés à visiter ces deux villes, Salerne, Pozzuoli, Herculaneum, Capo di Monte, Castellamare et Sorrente; Sorrente où tout est encore grec, le costume, la coiffure des femmes et même quelques noms propres, notamment celui de notre guide, Acanforo, altération manifeste d'*Ἀκανθοφόρος* (*porte-épines*), nom avec lequel l'humeur joviale de celui qui l'avait reçu à sa naissance était en contradiction manifeste.

Ces nombreuses visites, rendues faciles par le chemin de fer qui déjà alors conduisait de Naples à Nocera, ont rempli d'enthousiasme mes deux jeunes compagnons de voyage. Pestum surtout a été pour M. Landron une révélation pleine de charmes; car aucun livre ne peut rendre l'effet prodigieux de ces ruines d'un style si pur et si simple, au milieu d'une campagne déserte qui n'a que la mer pour limite. Le golfe de Naples, dominé par le Vésuve (malheureusement endormi à cette époque), et fermé par le pittoresque rocher de Caprée, attirait sans cesse leurs regards. Naples elle-même, malgré ses contrastes, et peut-être même à cause de ses contrastes, excitait vivement leur curiosité. Ces moines de toutes les couleurs; ce luxe et cette misère; ces habiles *pickpocket* exerçant avec tant de dextérité leur art dans la rue la plus fréquentée de la ville et sous les yeux d'une police partout présente; ces offres singulières dont ils étaient l'objet de la part d'hommes graves, et souvent même d'enfants en bas âge; ces nombreux bureaux de loterie, mettant leurs funestes séductions sous la protection de la Madone, tenant dans ses bras le divin enfant; ce meuble qu'on ne saurait nommer porté au théâtre, sous l'escorte des grenadiers de la garde, les jours où le souverain assiste à la représentation; cette armée, d'assez bonne mine, ayant pour général en chef saint Ignace, c'est-à-dire l'ordre des Jésuites, et tant d'autres misères encore que je ne saurais énumérer: tout cela leur semblait un rêve pénible; mais l'aspect enchanteur du pays, cette vie active et bruyante, cette promenade élégante de la Villa-Reale aboutissant à la pittoresque grotte du mont Pausilype, le théâtre de Saint-Charles, ses excellents chanteurs, le musée, l'Hercule Farnèse, la Vénus Callipyge, les peintures d'Herculaneum, la salle des vases peints et celle des bronzes, les reconciliaient avec cette ville si féconde en scandales; et s'ils ne disaient pas, *Feder Napoli, e poi morir*, s'ils bénissaient le ciel de ne pas être sujets de Ferdinand II, mais citoyens français, ils convenaient cependant que jamais spectacle plus curieux ne s'était offert à leurs regards.

Je revis à Naples mes vieux amis et mes savants confrères de l'Académie d'Herculaneum, Gervasio, Quaranta, Raimondo Guarini et Avellino, qui venait de commencer, avec son neveu Minervini, la publication du *Bullettino archeologico napolitano*, destiné à mettre en lumière les découvertes qui se font chaque jour dans le territoire classique du royaume des Deux-Siciles. M. le duc de Montebello, ambassadeur de France, que mon devoir était d'aller saluer et intéresser à ma mission, dans le cas où j'aurais quelque correspondance à entretenir avec Naples, m'accueillit, ainsi que sa gracieuse épouse, avec la plus aimable hospitalité. Il voulut bien m'entretenir des fouilles qu'il venait de faire exécuter, et dont les résultats avaient été la découverte d'un temple antique et celle d'une charmante statue.

Le 25, le *Sésostris*, dont la navigation avait été plus heureuse que celle du *Rhamsès*, nous reçut à son bord pour nous transporter à Malte, et nous nous dirigeâmes vers Messine. Je recommençais ainsi le trajet que j'avais fait trois ans plus tôt, en société de mon ancien condisciple et excellent ami M. Bethmont, l'une des gloires du barreau français. Nous passâmes de nuit le long des îles de Lipari, où le *grand fanal* de la Méditerranée, Stromboli, salua notre passage d'une de ses fréquentes explosions.

Le lendemain, 26 au matin, nous débarquions lettres et passagers à Messine, laissant à

droite et à gauche Charybde et Scylla, désormais sans dangers, et, cinglant à l'ouest, nous longions les côtes de la Sicile, qu'Homère, Thucydide, Théocrite, Diodore de Sicile, Tite-Live, Cicéron, Virgile, ont immortalisées, et que j'avais visitées avec tant de bonheur dans un précédent voyage. Je reconnus en passant, grâce à l'excellente longue-vue de notre capitaine, Taormine et son admirable théâtre, Aci-Reale, et les rochers si funestes à l'amant de Galatée; Catane, où j'avais trouvé chez les bénédictins un accueil si empressé; Syracuse et ses belles ruines; et, le 27 au matin, nous entrions dans la rade de Malte. A Malte, à l'exception des ruines phéniciennes de Gozzo, où la courte durée de notre séjour ne nous permit pas de nous rendre, et des catacombes de Città-Vecchia, que nous visitâmes le matin même de notre arrivée, peu de monuments, accessibles aux voyageurs qui ne font que toucher barre à la Valette, rappellent l'antique *Melita*, et les différents peuples, Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains, Goths et Vandales, Grecs de Byzance, Arabes, Normands, Allemands, Angevins et Espagnols, qui ont successivement occupé son territoire (1). La plupart des inscriptions qu'on voit dans la bibliothèque, où le conservateur, don Cesare Vassallo, s'est montré plein de complaisance pour nous, proviennent de la Grèce, et particulièrement de l'Attique, dont un des dèmes portait le même nom que l'île.

Les Anglais dominent la Méditerranée du haut de cet autre Gibraltar, si bien défendu par la nature, et qu'ils ont su rendre imprenable. Ils y dominent, non en conquérants civilisateurs, mais en maîtres orgueilleux, témoin cette inscription peu modeste gravée sur le frontispice du corps de garde situé sur la place du Palais :

MAGNAE. ET. INVICTAE. BRITANNIAE
MELITENSIVM. AMOR. ATQVE. EVROPAE. VOX
HAS. INSVLAS. CONFIRMAT. A. D. MDCCCXIV

M. Leduc, chancelier du consulat de France, que le *Rhamès* avait directement transporté à son poste, nous accueillit de la manière la plus affectueuse, et se fit un plaisir de revoir avec nous les monuments les plus importants de la Valette. Notre première visite fut pour la somptueuse cathédrale, sous l'invocation de saint Jean, où les armoiries et les noms gravés sur tant de pierres tumulaires rappellent de glorieux souvenirs, parmi lesquels la France occupe le premier rang. Au milieu du chœur s'élève le maître-autel, incrusté de lapis-lazuli. Sur les deux côtés de la nef sont les chapelles qu'on avait assignées aux différentes langues. Dans la chapelle de France, on voit les tombeaux du grand maître Vignacourt et du grand maître Rohan, et le cénotaphe que Louis-Philippe a consacré à la mémoire de son frère, le comte de Beaujolais. On montre encore dans la chapelle de la Vierge, suspendues à la muraille, les clefs de Rhodes, que le grand maître l'Ile-Adam avait emportées avec lui après son héroïque défense. Les caveaux de l'église renferment le tombeau du grand maître la Cassière, son fondateur, et ceux de quelques-uns de ses successeurs.

Nous fûmes quelque peu troublés, pendant cette pieuse visite, par le bruit des marteaux des ouvriers occupés à travailler dans l'église, qui depuis quelques années menaçait ruine, et que les souscriptions des fidèles et les secours des grandes familles intéressées à sa conservation ont permis de consolider et de réparer. Cette entreprise, si importante pour l'art et pour l'his-

(1) Voy., pour l'archéologie de Malte, l'excellente Histoire de cette île par M. Miège, t. I, p. 321—330. Paris, 1841, 3 vol. in-8°.

toire, doit être achevée aujourd'hui : l'activité et l'intelligence du chanoine Bellanti, auquel elle était confiée, en est un sûr garant.

Le palais des grands maîtres, occupé maintenant par le gouverneur anglais, fixa ensuite notre attention. Cet édifice, quoique massif et sans ornements à la façade, n'est pas dépourvu d'une certaine majesté. Les appartements, dont l'ameublement est resté le même que sous le dernier grand maître, sont vastes et commodes. On y monte par un escalier en pente douce, comme celui du Vatican et de tant d'autres palais de l'Italie. Mais ce que nous avons surtout admiré, c'est la salle d'armes, où l'on a réuni les anciennes armures des chevaliers de Saint-Jean, dont la plus remarquable est celle du grand maître Vignacourt.

Je ne parlerai pas ici du jardin botanique, que nous n'avons pu que traverser rapidement, mais je ne puis passer sous silence la promenade, qui occupe une esplanade appelée *la Grande Baraque*. De cette promenade, située sur le bastion de Saint-Jean, au-dessus de la batterie dite de Salut, et non loin du palais ou *auberge* des chevaliers de Castille, on domine le port, et la vue s'étend sur un immense horizon. Sir Maitland, qui gouverna l'île de 1813 à 1816, y a fait élever un tombeau à son neveu; car c'est surtout de tombeaux que les maîtres actuels de Malte ont décoré les bastions et les promenades de cette île.

Le lendemain de cette journée si bien remplie, le 28, quittant le *Sésostris*, qui retournait en Égypte, nous montâmes sur le *Scamandre*, où nous revîmes M. Levêque, armé du porte-voix, insigne de son commandement. Nous ne tardâmes pas à perdre de vue les côtes de Malte et celles de Sicile, et, nous dérochant aux dangereuses influences de la mer Tyrrhénienne et de la mer Adriatique, nous nous élevâmes en pleine mer, gouvernant droit à l'est, afin de pouvoir doubler plus facilement les trois caps du Péloponnèse. Bientôt nous n'aperçûmes plus, suivant l'expression du poète, que

Maria undique et undique cælum.

Le temps et le vent nous favorisaient. Nous longeâmes, pendant la nuit, le littoral de la Grande Grèce, et le lendemain 30, au matin, après avoir laissé assez loin au nord les îles OEnusses et le cap Acritas, nous franchissions paisiblement le cap Ténare, en lui disant *Au revoir!* ainsi qu'au golfe de Laconie; et, laissant au sud le rocher de Cythère, sur lequel flottait orgueilleusement le pavillon britannique, nous doublions le cap Malée, signalé autrefois par le naufrage de tant de navires que les vents contraires rejetaient sur Cythère ou sur les côtes escarpées de la Crète(1). Bientôt, sans avoir aperçu l'ermite que M. Bory de Saint-Vincent a rendu célèbre(2), nous distinguâmes à notre gauche, par un splendide coucher du soleil, la côte orientale de la Morée, et, après avoir salué de loin Monenvasia et le golfe d'Épidavros-Liméra, nous mîmes, à l'entrée de la nuit, le cap sur l'île Mélos, où nous devions prendre un pilote.

Le lendemain 31, de bon matin, nous touchions à Syra par un assez gros temps. Comme le *Scamandre* n'avait pas la libre pratique à Athènes, attendu qu'il venait d'Alexandrie, nous nous décidâmes, d'après les conseils de M. Gizi, chancelier du consulat de France, qui était venu officieusement à notre rencontre, à nous arrêter quelques jours à Syra, et à nous rendre ensuite au Pirée sur un caïque que nous fréterions; ce qui nous dispenserait de faire dès le début, et presque en vue d'Athènes, connaissance pendant vingt et un jours avec les ennuis d'un séjour forcé au lazaret.

(1) Voy. Homère, *Odyssée*, chant III, vers 287; (2) *Expédition scientifique de Morée*, t. II, p. 418, chant. IX, v. 80. Anth. Pal., VII, 275. Properce, III, éd. in-8°.
19, 8, l'appelle *sæva Malca*.

CHAPITRE II.

SYRA.

Aspect de Syra. — Jean Combabos. — M. Ponéropoulos, préfet du département des Cyclades. — Visite au musée. — M. Valettas. — Syros dans l'antiquité. — Documents fournis par les inscriptions sur l'histoire ancienne de cette île. — Excursion à Phœnicas.

Quand, après avoir doublé le promontoire sud-est de Syra et remonté droit au nord, en suivant la côte à quelque distance pour éviter la petite île Grado, on laisse enfin arriver à l'est, une vue imposante s'offre au voyageur. A gauche, les vagues se brisant sur le rocher qui occupent les vastes bâtiments du lazaret; à droite, un cap élevé et abrupt, au haut duquel on voit encore, comme aux temps de Choiseul-Gouffier, et même de Tournefort, quelques moulins à vent de l'ancien modèle, entourés de curieux dans les costumes les plus variés, mais où dominant le fézy rouge, le large caleçon bleu des insulaires et l'ample fustanelle blanche des palicars du continent; car la route sinueuse qui conduit à la plate-forme est la promenade favorite des habitants de l'île, qui, bien qu'accoutumés au spectacle de l'arrivée des paquebots, accourent à l'envi, dès qu'on en signale un, pour saluer les passagers, qui apportent des nouvelles à leur insatiable curiosité et des thalaris à leur commerce; aussi ont-ils, dans leur reconnaissance, donné à ce lieu privilégié le nom de *Vaporía*. En face, la rade, où sont mouillés de nombreux navires de toutes les nations; puis une plage d'une pente douce, non plus déserte comme aux temps que je viens de rappeler⁽¹⁾, mais où, depuis trente ans au plus, s'est élevé une ville bien bâtie, avec ses églises byzantines, ses quais, ses magasins, ses chantiers couverts de bâtiments en construction; enfin au dernier plan, sur un mamelon en forme de pic, qui se détache sur un amphithéâtre de montagnes, une autre ville dont les édifices semblent autant d'assises superposées, et forment jusqu'au sommet comme les étages en retraite d'une tour pyramidale.

A peine débarqués, nous fûmes entraînés plutôt que conduits dans un hôtel qu'on nous vanta comme le plus renommé des trente que l'île possédait alors, ce qui nous donna une mince idée des vingt-neuf autres. Le gîte était assez propre, la table dressée avec une certaine recherche; mais quelle chère, bon Dieu! L'anachorète le plus sobre eût cassé aux gages le cuisinier. Ajoutez à cela nul autre vin que ce vin résiné qui fait faire une si étrange grimace à tous les Européens qui en goûtent pour la première fois. Notre seule consolation, pendant nos longues soirées (car, moins heureux que Buchon, nous ne pouvions les passer au théâtre, alors fermé), c'était de nous faire raconter les aventures du garçon qui nous servait, et qui avait été autrefois, à Constantinople, maître d'hôtel de M. le marquis de Rivière. La plus triste était celle qui lui avait fait échanger sa barbe contre une voix féminine. Jean (c'est son nom) avait eu les passions vives. Surpris en *criminal conversation* avec une dame turque à qui la beauté du jeune Grec avait fait oublier les lois de Mahomet et le sort réservé chez les musulmans aux épouses infidèles, le malheureux avait perdu la tête, et n'avait cru pouvoir se soustraire à la mort qui le menaçait qu'en s'infligeant de sa propre main le supplice atroce par

(1) Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant, Voyage pittoresque dans l'empire ottoman*, pl. 3c. tome I^{er}, page 321, édition in-4^o. Choiseul-Gouffier,

lequel, vingt et un siècles plus tôt, Combabos s'était mis en garde contre l'amour de la reine Stratonice et contre la jalousie du roi Antiochos (1); et quand mes jeunes compagnons, qui ne se lassaient pas de le ramener sur cette piteuse histoire, lui demandaient comment il avait pu se résoudre à cette cruelle mutilation, et, ainsi que le favori du roi de Syrie, être lui-même son propre bourreau, le malheureux n'avait à leur opposer que cette triste réponse : *Ché voulez-vous, effendis? ze l'ai fait!*

Quelques jours avant mon départ de Paris, l'ambassadeur de Grèce, Collettis, m'avait remis des lettres pour quelques-uns de ses amis politiques, et une, entre autres, pour M. Ponéropoulo, gouverneur de Syra et des îles adjacentes. Notre première visite fut pour ce fonctionnaire, qui nous reçut avec une grande urbanité. Après les politesses d'usage, le glyko, le tchibouk et le café, la conversation s'entama, non pas en romaïque, j'avoue à ma honte qu'elle n'aurait pu durer bien longtemps, mais en italien, que M. Ponéropoulo parle plus facilement que le français, et même avec une certaine élégance. Il nous entretint de la Grèce et de la France, du passé de sa patrie et de son avenir, avec l'enthousiasme d'un ardent patriote, soupirant après le retour de son ami, qui seul, à l'en croire, pouvait ramener l'ordre dans l'administration, et faire prédominer le parti français sur le parti russe et sur le parti anglais. Mon-
« sieur le gouverneur, lui répondis-je, je crois fermement que, des trois puissances protectrices,
« la France est celle qui aime la Grèce avec le plus de désintéressement; mais permettez-
« moi de vous exprimer franchement mon opinion : si j'étais Grec, je voudrais n'appartenir à
« aucune des factions que vous venez de nommer; je m'efforcerais, s'il m'était donné d'exer-
« cer quelque influence sur mes concitoyens, de les rallier tous sous une seule bannière,
« celle de la patrie. Sans doute la Grèce, à peine sortie de l'esclavage, a besoin d'appui et
« d'assistance; mais n'oublions pas que c'est surtout l'union qui fait la force. C'est grâce à
« l'oubli momentané de l'antagonisme séculaire des Doriens et des Ioniens que vos glorieux
« ancêtres ont repoussé, à Salamine et à Platée, l'invasion des Perses, et préservé l'Europe
« de la domination des barbares; c'est aussi parce qu'ils se sont divisés après la victoire
« qu'ils se sont vus, à la suite d'une guerre fratricide, réduits, pour s'affaiblir mutuelle-
« ment, à invoquer tour à tour l'appui de ce grand roi qu'ils avaient refoulé en Asie, et qu'ils
« ont fini par subir, après des efforts héroïques dignes d'un meilleur sort, le joug des rois
« de Macédoine, et plus tard celui des Romains. C'est par l'unité que la France est devenue
« forte; c'est par l'unité que la Grèce, quoique bien faible encore, peut arriver à de plus
« hautes destinées. »

J'avais compris sa pensée, j'en suis sûr; car il me serra la main, et me dit pour toute réponse : « Vous êtes vraiment un Philhellène. » Nous parlâmes ensuite de Syra, et je le pressai de questions sur ce que cette ville, devenue si importante par son commerce, devait à son administration éclairée. Il me promit de m'envoyer une note à ce sujet.

En quittant M. Ponéropoulo nous nous rendîmes au musée fondé par M. Cocconis, et dont la direction était alors confiée à M. J. N. Valettas, principal du gymnase ou collège de Syra, qui prend au sérieux ses doubles fonctions. Cet établissement, quoique bien récent, avait déjà, grâce à lui, une certaine importance. Nous y trouvâmes dix inscriptions provenant de l'île (2), la plupart assez curieuses, et quinze inscriptions funéraires apportées de l'île de Rhénée, la nécropole de Délos (3), dont six déjà connues et publiées par moi d'après les

(1) Voy. Lucien, *De la Déesse syrienne*, chap. xix 1889, 1894, 1895, 1899 a b, 1900, 1902 et 1903.

—xxvi.

(3) Ibid, n^{os} 1929, 1941, 1946, 1954, 1966, 1979.

(2) Voy. INSCRIPTIONS, t. II, n^{os} 1883, 1886, 1887, 2005, 2007, 2032, 2035, 2036, 2041, 2049 et 2050.

copies qui en avaient été prises par les membres de la commission de Morée (1), et enfin une dernière, que M. Valettas m'assura avoir été trouvée à Céos (2). Nous nous empressâmes, avec l'agrément du directeur, d'en prendre des estampages, et M. Landron se mit immédiatement à l'œuvre pour mouler une statuette de la triple Hécate qui avait fixé mon attention. M. Valettas voulut bien ensuite nous indiquer les différents endroits de la ville où nous pourrions accroître notre moisson. Le résultat de cette promenade ajouta à notre collection épigraphique huit nouveaux monuments (3). Enfin, le soir, en nous promenant dans le voisinage du port, l'œil au guet comme de bons chasseurs, j'aperçus au centre du fronton rustique de la porte d'un jardin, dans le lieu appelé *Αλαξιζ*, non loin des chantiers de construction, une petite stèle portant une inscription en huit lignes d'un caractère très-fin, mais d'une assez bonne époque, et dans laquelle les premiers mots que je parvins à déchiffrer, non sans peine, me firent reconnaître, en dépit de la terre qui en recouvrait une partie, une inscription métrique en distiques composés d'un hexamètre dactylique catalectique, et, contrairement à l'usage, d'un iambique trimètre (4). Le lendemain, M. Ponéropoulo, à qui je signalai ma découverte, fit transporter le marbre au musée par les soins du démarque de la ville haute, M. Delancio, et là j'achevai de le lire tout à mon aise (5).

J'aurais pu, quelques mois plus tôt, ajouter à cette première récolte un décret honorifique, provenant de l'île de Délos, qui se trouvait encastré dans le mur de l'ancien magasin de transit; mais les douaniers, peu archéologues de leur nature, avaient cru, en le mutilant, trouver le moyen le plus sûr de se soustraire aux fréquentes et importunes visites qu'il leur attirait de la part des voyageurs. Il fallut me contenter de la copie que voulut bien m'en communiquer M. Valettas (6).

Ce premier devoir rempli, l'épigraphiste fit place à l'antiquaire et à l'historien, et je m'occupai de rechercher tout ce qui dans Syra peut aider à retrouver quelques jalons des annales de cette île.

Quel était son véritable nom dans l'antiquité? Homère l'appelle *Συρίη* (7); Scylax (8), Strabon (9), Étienne de Byzance (10), Hésychios (11), Plin (12), Apulée (13), Pomponius Méla (14), lui donnent le nom de *Σύρος*; mais elle reçoit déjà, dans Diogène de Laërte (15), et plus tard dans Suidas (16), celui de *Σύρα*, qu'elle porte aujourd'hui. Le nom de *Σύρος* se retrouvant dans une inscription locale qui ne peut être postérieure au deuxième siècle avant notre ère (17), on en doit conclure que c'est sous ce nom qu'elle fut connue pendant les temps vraiment historiques, et jusqu'à l'approche de la décadence de l'empire romain. Quant aux habitants, ils ont constamment été désignés, dans les temps anciens, par l'ethnique *Σύριοι*, auquel ils ont substitué, dans les temps modernes, celui de *Συριῶται* ou de *Συριανοί*, plus usité encore que celui de *Συριῶται*.

(1) Explication des inscriptions recueillies par la commission de Morée, nos 209, 214, 215, 234, 235 et 238 du tirage à part in-8°.

(2) INSCRIPTIONS, t. II, n° 1794.

(3) Ibid., nos 1882, 1884, 1891, 1892, 1893, 1897, 1898 et 1901.

(4) Ibid., n° 1884.

(5) Voyez l'explication que j'en ai donnée dans mon premier rapport à M. le ministre de l'instruction publique, *Revue archéologique*, 1^{re} année, p. 41.

(6) J'ai omis, je ne sais par quelle préoccupation, de la reproduire parmi les inscriptions de Délos. Mais elle trouvera sa place dans le supplément du deuxième volume des INSCRIPTIONS.

(7) *Odyssée*, XV, 403.

(8) P. 22, édit. Hudson.

(9) Liv. X, p. 487.

(10) S. v. *Σύρος*.

(11) S. v. *Συρίη* ἐν γαίῃ. Ἡ νῦν λεγόμενη Σύρος νῆσος· ἔστι δὲ τῶν Κυκλάδων.

(12) *H. N.*, liv. IV, chap. xxii.

(13) *Florid.*, liv. II, num. XV, t. II, p. 60, éd. Hildebrand.

(14) Liv. II, chap. vii.

(15) Liv. I, segm. 119.

(16) S. v. *Φερειώτης*.

(17) INSCRIPTIONS, t. II, n° 1885. Voy. plus bas.

On sait que la première mention que l'antiquité classique nous ait conservée de Syros se trouve dans Homère, qui donne cette île pour patrie à Eumée, le gardien des porcs du vieux Laërte. Voici la description que ce fidèle serviteur en fait à Ulysse lorsqu'il lui raconte la triste histoire de sa vie :

Νῆσός τις Συρίη κιχλήσκειται, εἴ που ἀκούεις,
Ὀρτυγίης καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἡελίοιο,
οὔτι περιπληθὴς λίην τόσον, ἀλλ' ἀγαθὴ μὲν,
εὖβοτος, εὖμηλος, οἶνοπληθὴς, πολύπυρος.
Πείνη δ' οὔποτε δῆμον ἐσέρχεται, οὐδέ τις ἄλλη
ναῦσος ἐπὶ στυγερῇ πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσιν·
ἀλλ' ὅτε γηράσκωσι πόλιν κάτα φύλ' ἀνθρώπων,
ἐλθὼν ἀργυρότοξος Ἀπόλλων Ἀρτέμιδι ζῶν,
οἷς ἀγανοῖς βέλεσσιν ἐποιχόμενος κατέπεφνεν.
Ἐνθα δ' αὖ πόλις, δίχα δέ σφισι πάντα δέδασται·
τῆσιν δ' ἀμφοτέρῃσι πατὴρ ἐμὸς ἐμβασιλευεν,
Κτήσιος Ὀρμενίδης, ἐπιείκελος ἀθανάτοισιν (1).

« Il est une île appelée Syria; peut-être en as-tu entendu parler. Elle est à l'ouest d'Ortygie, et c'est là qu'on observe les révolutions du soleil. Elle n'est pas très-grande, mais fertile, riche en troupeaux de bœufs et de brebis, et on y récolte en abondance le vin et le froment. La famine ne pénètre jamais chez ce peuple, ni aucun autre fléau redouté des timides humains; mais quand nos citoyens vieillissent dans la ville, Apollon, à l'arc d'argent, survenant avec Diane, les fait périr en les perçant de ses douces flèches. Là sont deux villes qui se partagent également tout le territoire de l'île. C'était sur ces deux cités que régnait mon père, Ctésios, fils d'Orménès, et semblable aux immortels. »

On voit, par ce passage et par les vers qui suivent, que Syros, dans les temps dont Homère retrace le souvenir, était soumise à des rois, mais que l'autorité royale était tempérée par un conseil qui assistait le souverain, et que le peuple était convoqué en assemblée quand une résolution importante devait être prise (2). On y voit encore qu'à cette même époque l'île avait une certaine importance commerciale, puisque les Phéniciens y venaient apporter des objets de luxe, *μυρὶ' ἄγοντες ἀθύρματα νηὶ μελαίνῃ* (3), et les changer contre les productions du pays,

ἐν νηὶ γλαφυρῇ βίοτον πολλὸν ἐμπολῶντα (4).

Déjà à cette époque l'île était exposée à la piraterie. Les navigateurs phéniciens joignaient cette industrie à leur commerce, et c'est ainsi qu'Eumée, tout enfant royal qu'il était, avait été enlevé à sa famille et vendu comme esclave à Ithaque (5).

Du passage d'Homère cité plus haut il résulte encore, ce me semble, qu'à Syros, comme à Céos (6), existait, dès les temps homériques, une loi en vertu de laquelle les habitants qui avaient passé la soixantaine terminaient leurs jours par la ciguë. Je ne saurais expliquer autrement l'intervention d'Apollon et de Diane, dont les *douces* flèches, comme dit le poète, mettaient un terme à l'existence des Syriens qui avaient atteint la vieillesse. Ce serait donc une nouvelle preuve de ce singulier usage qu'on retrouve aussi à Massilia (7), et qui subsistait encore à Céos vers l'an 14 de notre ère (8).

(1) Hom., *Od.*, XV, 404—419.

(2) Ibid., v. 466—468.

(3) Ibid., v. 416.

(4) Ibid., v. 456.

(5) Ibid., v. 482 et 483.

(6) Strab., liv. X, p. 486; Elie, V. H., liv. III, chap. xxxvii. Étienne de Byzance, au mot *Ἰουλίς*, etc.

(7) Valère Maxime, liv. II, chap. vii.

(8) Ib., ib., chap. viii.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'elle a pour appui, à Syra, une tradition qui s'était maintenue jusqu'en 1790, où l'abbé Della Rocca écrivait son précis historique sur cette île (1). Suivant cette tradition, quand, dans les temps anciens, les vieillards étaient arrivés à la décrépitude, leurs parents les menaient sur une haute montagne d'où ils les précipitaient pour les faire mourir (2). Bien que, dans cette réminiscence du passé, on ait à une fin aussi douce que le sommeil substitué une mort violente, on ne peut nier qu'elle ne renferme un élément historique dont on doit tenir grand compte.

Après Homère, les poètes et même les historiens se taisent sur Syros, si l'on excepte les passages de Diogène de Laërte et de Suidas où nous apprenons que cette île était la patrie du philosophe Phérécyde, le maître de Pythagore. Les géographes seuls en font mention (3) : mais l'épigraphie nous permet de suivre ses destinées jusque sous les empereurs de Rome. On avait conjecturé que, partageant le sort des Cyclades, elle avait dû successivement, à partir des guerres médiques, subir le joug des Athéniens, des princes macédoniens, héritiers d'Alexandre, devenus rois d'Égypte, de Syrie, etc. (4), et enfin celui des Romains : les inscriptions nous en fournissent des preuves irrécusables pour les temps de la suprématie d'Athènes et pour l'époque romaine. On apprend en effet, par les comptes des tributs payés par les alliés d'Athènes, que les habitants de Syros figuraient au nombre des tributaires qui reconnaissaient la suprématie des Athéniens, et que leur quote-part varia de 20 mines à 1 talent (5). Nous voyons (6), deux siècles plus tard, Syros exposée aux ravages des pirates étoliens (7), qui venaient, sur les points les moins défendus, enlever les esclaves des plus riches habitants de l'île.

La ruine de Délos par Ménophane, lieutenant de Mithridate, profita sans doute aux îles voisines, et particulièrement à Syros; car toutes les inscriptions de l'époque romaine trouvées dans cette île dénotent un état assez florissant. Il y est parlé, en effet, de dépenses importantes faites par de riches particuliers, et même par des femmes, pour la célébration du culte et pour les besoins de l'État (8); de sommes considérables consacrées à des repas publics auxquels toute la population libre, magistrats, hommes, femmes, enfants, et même les étrangers venus des Cyclades qui se trouvaient alors à Syros, étaient libéralement convoqués (9). Ces solennités, célébrées d'ordinaire au renouvellement de l'année (10), avaient pour principal but d'appeler sur l'empereur régnant, sur sa famille, sur le sénat et sur le peuple romains, la protection des dieux immortels. Nous en avons du moins des exemples incontestables pour Antonin (11) et pour ses successeurs, Marc-Aurèle et Lucius Vérus (12). C'était, du reste, moins un acte de flatterie qu'une preuve de reconnaissance; car les Syriens paraissent avoir eu constamment à se louer de la puissance impériale, surtout depuis Titus jusqu'à Septime Sévère et ses successeurs immédiats; et c'est précisément l'époque où la numisma-

(1) *Traité complet sur les abeilles...*, précédé d'un *précis historique sur l'île de Syra*, par l'abbé Della Rocca, Paris, 1790, 3 vol. in-8°.

(2) *Ouvr. cit.*, t. I, p. 32 et 33.

(3) *Voy. plus haut*, p. 25.

(4) La Croix, *Iles de la Grèce*, p. 455 (*Univ. pitt.*).

(5) Bœckh, *OEcon. pol. des Athéniens*, t. II, p. 736, 2^e edit.

(6) *Corpus inscr. gr.*, n° 2347 c. *INSCRIPTIONS*, t. II, n° 1885.

(7) Et non pas *Ciliciens*, comme paraît le croire M. Bœckh, qui suppose l'inscription dont il s'agit voisine du temps de Pompée. Les caractères de cette ins-

cription, que j'ai vue, copiée et estampée au temple de Thésée, à Athènes, où elle est conservée sous le n° 565, ne permettent pas de lui assigner une date aussi récente; car ils offrent beaucoup de ressemblance avec les inscriptions relatives au droit d'asile du temple de Téos, qui sont, à n'en pas douter, du temps d'Antiochos le Grand.

(8) *INSCRIPTIONS*, t. II, n° 1886.

(9) *Ibid.*, n° 1887.

(10) Τῶν νέων ἑταί. *Ibid.*, n° 1887; τῶν νέων γρόντος. *Ibid.*, 1889.

(11) *Ibid.*, n° 1888.

(12) *Ibid.*, n° 1889.

tique de Syros présente le plus de monuments (1). Le temps, d'un autre côté, nous a conservé, malheureusement dans un déplorable état de mutilation, un rescrit d'Hadrien qui ne peut dater que de l'an 125 ou 126 de notre ère, et qui rappelle des mesures prises par Nerva dans l'intérêt de tous les citoyens de Syra (2). Le rescrit d'Hadrien ne devait pas leur être moins favorable, puisque la même année, suivant toute vraisemblance, les Syriens élevèrent à Hadrien une statue qui, s'il faut en croire le témoignage d'un vieillard de l'île, témoignage recueilli par M. Mustoxydi (3), existait encore sur sa base en 1771, époque où elle fut emportée par les Russes, et dont il ne reste plus aujourd'hui que le piédestal, avec l'inscription qu'on y avait gravée (4). Ce piédestal décore aujourd'hui le parvis de la cathédrale bâtie dans le haut de la ville, et, creusé à l'intérieur, il sert à donner aux enfants le baptême suivant le rit grec, c'est-à-dire par immersion. Non loin de là, sur une plaque de marbre qu'on a jugée trop pesante pour la transporter au musée, se trouve une inscription presque entièrement effacée, mais dans laquelle, à force de patience, je suis parvenu à reconnaître un rescrit de Septime Sévère et de Caracalla (5) qui doit se placer entre les années 207 et 209 de J. C. Que contenait-il? A part le préambule, où figurent les titres officiels donnés aux deux empereurs, et qui est la partie la moins endommagée, je n'ai pu reconnaître autre chose, jusqu'à ce jour, que la mention du proconsul d'Asie.

C'est encore à l'épigraphie qu'on doit la connaissance des dieux qui étaient plus particulièrement adorés à Syros. Au premier rang figurait Neptune, qui y avait, non loin du rivage, au sud des chantiers de construction, un temple dont le pavé et les soubassements subsistaient encore lors de notre passage, mais dont, malgré les défenses du gouvernement, la plupart des assises et des colonnes avaient été brisées pour faire de la chaux. Neptune y était adoré avec Amphitrite (6), et il y recevait le surnom d'Ἀσφαλειος (7). Minerve avait aussi un sanctuaire, dont on a retrouvé une des limites dans une inscription gravée sur un rocher non loin de l'hôpital (8), et qui a disparu depuis sous les pieds des passants. Elle y portait le surnom de Φερα[τερά] ou Φερα[τερωρίς], suivant M. Boeckh (9); mais, pour plus d'une raison, cette dernière restitution me paraît moins vraisemblable que l'autre.

Ce n'est pas seulement l'existence de ces deux temples que les inscriptions de Syros nous font connaître : nous y voyons encore que Cérès et Proserpine (10), Vesta (11), Bacchus, Hercule (12), étaient dans cette île l'objet d'un culte particulier. A cette liste les médailles nous permettent d'ajouter les Cabires (13), Jupiter (14) et Isis (15).

Nous apprenons aussi par l'épigraphie quelle était la constitution de Syros. Ce devait être, à peu de chose près, celle d'Athènes; car tous les décrets y émanent du sénat et du peuple (16); c'est au sénat et au peuple que sont adressés les rescrits impériaux mentionnés plus haut. Les principaux magistrats étaient les archontes (17), désignés par le sort (18), et

(1) Mionnet, *Suppl.*, t. IV, n° 288—308, p. 405 et suiv.

(2) *INSCRIPTIONS*, t. II, n° 1890.

(3) *Voy. le Journal* *Αἰγυρία*, p. 10 et suiv.

(4) *INSCRIPTIONS*, t. II, n° 1891.

(5) *Ibid.*, n° 1892.

(6) *INSCRIPTIONS*, t. II, n° 1884.

(7) *Voy.*, sur ce surnom, *Hist. de l'Acad. des Inscr.*, t. I, p. 152.

(8) *INSCRIPTIONS*, n° 1883.

(9) *Corpus inser. gr.*, n° 2847, n° 12, t. II, p. 1059, col. 1 et 2.

(10) *INSCRIPTIONS*, t. II, p. 1886.

(11) *Ibid.*, n° 1888 et 1889.

(12) *Ibid.*, n° 1885.

(13) Mionnet, *Suppl.*, t. IV, p. 404 et suiv.

(14) *Ibid.*, n° 283, p. 405.

(15) *Ibid.*, n° 300—302, p. 408; 306, 308, p. 409; sur le n° 388 le nom d'Isis est précédé de celui d'ΑΦΡΟΔΙΤΗ.

(16) *INSCRIPTIONS*, n° 1885 et 1886.

(17) *Ibid.*, n° 1892, l. 13 et 22.

(18) *Ibid.*, n° 1889.

parmi lesquels on en élisait un qui avait le pas sur les autres et prenait le titre d'*éponyme* (1). Elle avait en outre, au moins du temps des empereurs, un conseil des anciens, *γερονσία* (2), qu'il ne faut pas, je crois, confondre avec le sénat, *βουλή* (3), mais dont les membres ne sont malheureusement mentionnés que comme figurant en première ligne dans les festins publics.

Je serais assez tenté de voir un souvenir de la *γερονσία* dans le nom de *Yerousi* (*γερούσι*) donné à la montagne du haut de laquelle, suivant la tradition que j'ai rapportée plus haut, on précipitait les vieillards caducs pour leur donner la mort (4). C'était peut-être sur cette montagne que s'élevait l'édifice où se rassemblait le conseil des anciens; et, chose singulière, de deux souvenirs d'âges très-différents le plus récent aurait disparu sous le plus ancien. Il serait curieux de savoir quelle est la position de cette montagne. Comme je ne connaissais pas l'ouvrage de l'abbé Della Rocca à l'époque où j'ai visité Syra, je n'ai pu m'en enquérir; mais c'est un point que fera bien de vérifier un de nos jeunes membres de l'école française d'Athènes. Je ne serais pas étonné que le nom de *γερούσι* n'ait longtemps appartenu au rocher escarpé appelé depuis peu *Vaporis*, et que les souvenirs du saut de Lencade ne se soient combinés pendant le moyen âge avec les traditions locales.

Ce qui rapproche encore la constitution de Syros de celle d'Athènes, c'est que cette île avait aussi des prytanes, et que, comme à Athènes, la proclamation des décrets honorifiques avait lieu aux fêtes de Bacchus (5).

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut jeter du jour sur la topographie de l'ancienne ville de Syros, il faut faire mention d'un petit odéon engagé dans les substructions d'une maison particulière, et sur l'un des gradins duquel on lit une inscription indiquant une place réservée (6).

Le passage d'Homère que j'ai cité plus haut laisse encore une assez curieuse question à résoudre. Quels étaient les noms des deux villes qui se partageaient le territoire de l'île, et où étaient-elles situées? Pour la première, la solution est facile; c'était, on n'en saurait douter, Syros, occupant le même emplacement qu'Hermopolis: mais il est beaucoup plus difficile de se prononcer sur l'autre. Il est présumable qu'elle se trouvait sur le bord de la mer, à une certaine distance de Syros, et non loin de quelque anse qui pût offrir aux vaisseaux un refuge assuré contre la tempête. D'après cette considération, on croit reconnaître l'emplacement de cette ville non loin du port *della Madonna della Grazia*, *τῆς Χαριτωμένης*, situé sur la côte occidentale de l'île, à cinq kilomètres environ d'Hermopolis. M. Valettas, qui avait visité ces lieux dix-huit mois auparavant, en compagnie de M. Ross (7), nous offrit de nous y conduire, et nous acceptâmes avec reconnaissance.

En sortant de Syra le lendemain, jeudi 2 février, nous laissâmes à notre gauche le charmant village de *Talanta* (*τὰ Τάλαντα*), où les riches habitants de l'île ont leurs maisons de campagne entourées de jardins bien plantés, dont la verdure luxuriante se détache agréablement sur un rocher nu; puis, gravissant une pente assez douce, et tournant une des montagnes les plus élevées de l'île, nous arrivâmes sur un plateau bien cultivé. Une heure plus tard nous atteignions le but de notre excursion. Le gardien du port, le seul habitant de ces lieux, vint à notre rencontre: c'était un grand homme sec, vêtu à l'européenne, mais coiffé du *fëzy*. Pénétré de la haute importance de ses fonctions, il marchait d'un pas lent et presque majestueux.

(1) INSCRIPTIONS, n° 1888 et 1889.

(2) Ibid., n° 1887—1889.

(3) Voy. le n° 1887, l. 10.

(4) Della Rocca, ouvr. cit., t. I, p. 33.

(5) Ibid., n° 1885, l. 52 et 48.

(6) Ibid., n° 1893.

(7) Voy. Γεωγραφία τῆς Ἑλλάδος ἀρχαίας καὶ νεωτέρας ὑπὸ I. N. Βαλέττα, ἐν Ἑρμούπολει, 1841, in-8°, p. 108 et 109, et L. Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln*, 2^{ter} B., 1843, p. 25—27.

Pour avoir autrefois secondé, la pioche à la main, les fouilles que Fauvel faisait de temps en temps exécuter à Athènes, il se croyait très-sérieusement antiquaire. Ce singulier *cicerone* ne nous quitta pas un seul instant, et, ayant promptement reconnu en nous des étrangers, nous donna les plus bizarres explications de tout ce qui frappait nos regards dans un italien où le grec ne perdait pas tous ses droits, et qui, nous rappelant involontairement les divertissements du *Bourgeois gentilhomme*, provoqua plus d'une fois le rire de mes jeunes acolytes. Ainsi, pour donner une idée de son bizarre jargon, quand nous lui demandâmes si l'on avait fouillé dans cet endroit, et ce que ces excavations avaient fait découvrir, il nous répondit, comme il avait déjà répondu précédemment à M. Ross : *Vasa, ma povera, ma γνωρίζεται, όχι, ben fatta*.

On ne saurait nier qu'un établissement assez considérable ait existé autrefois dans cette position. Dans la partie septentrionale du port, désignée sous le nom de δ Φοίνικας, le sol est couvert de tessons, de fragments de briques cuites, et même de grandes plaques de marbre. On voit parmi les ruines d'une chapelle des colonnes et des assises antiques. C'est peut-être là le *somptueux* temple de Vénus que Pasch de Krienen dit avoir vu à l'ouest de l'île, et où se trouvait une statue de femme (1). Quoi qu'il en soit, même sur le rivage, on distingue quelques anciennes fondations qu'on nomme aujourd'hui τὸ μοναστηράκι, de même qu'à Cimolos le nom de Δασκαλειό (Διδασκαλείον) est donné à des ruines bien antérieures aussi à l'ère chrétienne (2). On ne saurait donc hésiter un seul instant. Il y avait là une ville dans l'antiquité; et comme le port près duquel elle était bâtie est le meilleur de l'île après celui de Syros, cette ville doit avoir été la seconde de celles que mentionne Homère.

Mais quel était son nom? M. Ross (3) ayant remarqué que, dans la partie d'un des catalogues des villes tributaires d'Athènes qui se rapporte aux habitants des îles, le nom des Grynchéens, Γρυγγῆς ou Γρυγγεῖς, se rencontre entre celui des Syriens et des Rhénéens, et dans tous les autres non loin de ces derniers (4), s'est demandé si ce ne serait pas le nom de la seconde ville de Syra; et M. Kiepert, accueillant cette question comme un fait certain, a placé Grynché sur la côte occidentale de l'île de Syros dans la carte des Cyclades de son atlas de la Grèce ancienne (5). Et cependant M. Ross, qui ne pouvait se dissimuler que le nom de Grynchéens est beaucoup plus souvent rapproché de celui des Caristiens, des Érétriens, des Chalcidiens, des Styriens, etc., qui appartiennent incontestablement à l'Eubée, s'était aussi demandé si Grynché ne serait pas une ville eubéenne. La question est aujourd'hui résolue. M. Boeckh a établi victorieusement que Grynché n'est autre que la ville désignée par Étienne de Byzance sous le nom de Πύρρι, et ailleurs, d'après d'autres sources, sous celui de Τρύρρι, leçon fautive, dans laquelle il faut substituer Γ à Τ (6). Toutes deux sont désignées par ce géographe comme appartenant à l'Eubée, et M. Kiepert devra, dans une seconde édition de son bel atlas, rendre la ville de Grynché à cette île.

Il faut donc renoncer à cette attribution. Voyons si, parmi les divers noms des autres localités de Syros que l'épigraphie ou la tradition nous ont conservés, il en serait quelqu'un qui pourrait convenir à la ville qui nous occupe. L'inscription qui fait mention d'esclaves

(1) *Breve Descrizione dell' Arcipelago*, Livorno, 1773, p. 95.

(2) *Voy. Explication des Inscriptions*, t. III, p. 4, col. 1.

(3) *Ouvr. cit.*, t. I, p. 8, et t. II, p. 26.

(4) *Voy.*, dans le tome II de la 2^e édition de l'*Économie politique des Athéniens*, de M. Boeckh, les frag-

ments IX, XI et XII, LII, LXXII, CX, CXI, CXXXIV et CXXXV.

(5) *Topographisch-historischer Atlas von Hellas*, Berlin, 1846—1851, pl. XXI.

(6) *Économie politique des Athéniens*, t. II, p. 678 de la 2^e édition.

enlevés par les pirates (1) donne au lieu d'où ils furent emmenés le nom d'Ἐσχάτις (2), qui ne peut s'appliquer ici, mais qui me paraît très-bien convenir aux ruines helléniques que notre *cicerone* nous a affirmé exister au nord de l'île, près du cap appelé Ἀπίνω Κέρας, non loin de Patzavlæs; renseignement qu'avait confirmé à M. Ross un citoyen du vieux Syra (3). Il est encore question, dans ce même monument, d'un habitant de l'île au nom duquel est ajouté l'ethnique Νάξις, dérivé sans doute du nom de Naxia, qui devait désigner quelqu'une des tribus ou quelqu'un des dèmes de Syros. Peut-être que sur le territoire de ce dème existait un temple de Bacchus, le dieu de Naxos, portant le surnom de Νάξις; et si, suivant l'usage (4), ce temple avait été bâti sur un lieu élevé d'où l'on apercevait Naxos par un beau jour, ce n'est assurément pas près du port de la *Madonna della Grazia*, situé en face de Cythnos, qu'il serait permis de le chercher. Les mêmes considérations s'opposent à ce qu'on le place dans un lieu qui se trouve à une heure au nord d'Hermopolis et qu'on appelle *Dili* (τὸ Δίλι), peut-être, comme le pense M. Ross (5), parce qu'Apollon Délion y avait un temple que les habitants appelaient τὸ Δίλιον.

Il aurait donc fallu renoncer à retrouver le nom de la ville homérique, objet de nos recherches, si une donnée inattendue n'était venue nous le révéler.

Sur la colline qui domine le fond de l'anse où la ville était bâtie se trouvait, à n'en pas douter, la nécropole; car on y rencontre à chaque pas des tombeaux très-simples, il est vrai, mais qui doivent remonter à une époque reculée. Ils consistent d'ordinaire en une sorte de fosse creusée dans le rocher, et recouverte par une dalle presque à fleur de terre, par suite de l'action des pluies qui ont peu à peu mis le rocher à nu. Nous en ouvrimus un où nous ne trouvâmes que quelques ossements tombant en poussière, et une tête, dans un état parfait de conservation, dont (circonstance remarquable) la face était tournée vers l'occident. Cette singulière disposition, jointe au nom de Φοίνικας, que conserve encore le territoire qui avoisine le port, pourrait faire supposer que cette ville remontait à l'époque où les Phéniciens, maîtres de la mer, occupèrent les Cyclades, d'où ils furent plus tard chassés par les Cariens. On sait, en effet, que les autres peuples ensevelissaient leurs morts de manière à ce qu'ils eussent l'orient devant eux, tandis que les Phéniciens leur faisaient regarder l'occident (6); on sait aussi que ce fut l'un des signes auxquels on les distingua des Cariens quand, au commencement de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens purifièrent Délos et firent enlever les tombeaux de tous ceux qui avaient reçu la sépulture dans cette île, pour les faire transporter à Rhénée (7). De ces deux faits réunis, on est, ce semble, autorisé à déduire avec beaucoup de probabilité que la ville située en ce lieu s'appelait Φοῖνιξ, comme une autre ville maritime de Crète (8).

Cette nouvelle preuve du séjour des Phéniciens à Syros, qui, suivant une conjecture de Bochart (9), leur serait redevable de son nom (10), viendrait à l'appui de l'explication que ce savant donne des mots τροπαὶ ἡελίου dans la description de cette île par Homère (11). Les Phéni-

(1) *INSCRIPTIONS*, t. II, n° 1885.

(2) Ἀπὸ τῆς καλουμένης Ἐσχάτις.

(3) Ross, ouvrage cité, t. II, p. 27.

(4) Je me contenterai de mentionner les temples de Minerve à Égine, à Sunion, sur l'acropole d'Athènes, celui de Neptune à Calaurie, d'Apollon à Delphes, etc.

(5) Ross, ouvr. cité, t. II, p. 27.

(6) Schol. de Thucyd. sur le chap. VIII du livre I^{er} :

Τῶν ἄλλων γὰρ ἐπ' ἀνατολῆς ποιοῦντων ὄρεον τοὺς νεκροὺς οἱ Φοίνικες ἐξεπότηδες ἐπὶ δύσιν.

(7) Thucyd., liv. I, chap. VIII.

(8) Voy. Strab., liv. X, p. 575.

(9) *Geographiæ sacræ, pars prior, Phaleg.*, lib. I, cap. XIV, p. 444 C. et suiv.

(10) *Sira* pour *asira*, riche, ou *Sura* pour *asura*, heureuse.

(11) Voy. plus haut, p. 26.

ciens, renommés pour leurs connaissances en astronomie (1), qu'ils tenaient sans doute des Chaldéens, et dont ils avaient si fréquemment besoin dans leurs navigations lointaines, avaient pu, suivant l'opinion de ce docte orientaliste, établir à Syros, pendant la durée de leur occupation, un cadran qui indiquait le moment des solstices. Ce monument, conservé sous la domination carienne, et jusqu'aux temps homériques, aurait été perfectionné par Phérécyde, qui, d'après le témoignage d'Hésychius de Milet (2), n'aurait dû ses progrès dans les sciences qu'à la possession d'ouvrages phéniciens restés cachés (3).

Quoi qu'il en soit, le nom de $\delta \Phiοίνιζ$ conservé à ces lieux, et surtout les arguments fournis par les sépultures de la nécropole, autorisent suffisamment, je le répète, à croire qu'une ville d'origine phénicienne y existait autrefois, et que cette ville s'appelait $\Phiοίνιξ$. Ce nom dans la langue des paysans et des gens illettrés, qui, à toutes les flexions du singulier d'un grand nombre de noms de la déclinaison imparisyllabique, substituent la désinence de l'accusatif pluriel, est devenu $\Phiοίνιζ$, et peut, j'en conviens, se prêter à un double sens; mais le genre qu'il a conservé ($\delta \Phiοίνιζ$) prouve qu'il se rapporte plutôt à un établissement phénicien qu'à un palmier; car avec ce dernier sens $\Phiοίνιξ$ est toujours précédé de l'article féminin, à moins qu'on ne veuille désigner plus particulièrement le palmier mâle.

Heureux donc d'avoir restitué à Syros le nom d'une de ses plus anciennes et de ses plus importantes localités, je pris congé de mon savant confrère le garde-port, et, à la tombée du jour, je regagnai Hermopolis, tout entier aux souvenirs anté-homériques qu'avait réveillés en moi le port *della Madonna della Grazia*.

(1) Bochart, l. c., p. 446 A.

(2) Περὶ Σοφῶν, au mot Φερειεύδης.

(3) Κτησάμενον τὰ Φοινίκων ἀπόκρυφα βιβλία.

CHAPITRE III.

SYRA.

L'île de Syra avant la guerre de l'indépendance. — Syra depuis la régénération de la Grèce. — Fondation d'Hermopolis. — État de l'instruction publique à Syra. — Description d'Hermopolis. — Visite à la ville catholique. — Préparatifs de voyage. — M. Gizi, chancelier du consulat de France. — Notice sur sa famille. — Départ. — Gyaros.

Avec ma visite à Phœnicas se terminaient toutes les recherches auxquelles il m'était possible de me livrer sur l'histoire ancienne de Syros. Il ne me restait plus qu'à m'occuper de ce qu'était devenue cette île depuis que le nom de Syra avait prévalu, c'est-à-dire pendant le moyen âge et dans les temps modernes, alors qu'avec toutes les autres Cyclades elle obéit successivement aux empereurs de Byzance, aux ducs de l'Archipel et aux Turcs (1). En vain je m'informai auprès des hommes les plus éclairés du pays s'il existait encore quelques traces des monuments de cette époque, afin de suppléer au silence que Bondelmonti garde à l'égard de Syra dans son ouvrage sur les îles de l'Archipel, visitées par lui au commencement du quinzième siècle (2) : je ne fus pas plus heureux dans cette investigation que ne l'avait été avant moi Buchon (3). Le seul souvenir de l'établissement des croisés dans cette île, c'est la persistance pendant plus de six siècles de la religion catholique qu'ils y avaient introduite. Syra ne cessa jamais d'être la plus catholique des Cyclades. Au temps où Tournefort la visita (4), pour sept ou huit familles du rit grec, on y comptait plus de six mille âmes du rit latin. Le peuple de Syra était alors, au dire de ce voyageur, « porté au bien, honnête, ennemi déclaré des voleurs, plein de bons sentiments, et très-laborieux. » Tout ce bien était dû à l'heureuse influence des pères capucins établis dans cette île sous le règne de Louis XIII, et auxquels vinrent, sous Louis XV, s'adjoindre les jésuites, qui, après la destruction de leur ordre, furent remplacés par les lazaristes. Pendant les deux derniers siècles il n'y avait de Turc à Syra qu'un cadi, et encore venait-il se réfugier chez les capucins lorsque quelque corsaire rôdait autour de l'île. C'est la crainte de ces attaques imprévues qui avait déterminé les habitants à abandonner peu à peu les bords de la mer et tous les villages de l'intérieur (5), pour se réfugier dans la ville haute, où il leur était plus facile de se défendre. A en juger par la vue que Tournefort a donnée de cette ville, une double muraille, qui rappelle en petit les longs murs d'Athènes, s'étendait de la ville jusqu'au rivage, et permettait aux habitants de communiquer avec la mer sans avoir à craindre aucune attaque ni aucune embuscade.

En 1771, pendant la guerre qui avait éclaté l'année précédente entre la Russie et la Turquie,

(1) Voy. L. Lacroix, *Iles grecques*, p. 435, col. 2, p. 436.

(2) Christoph. Bondelmonti Florentini, *Liber Insularum Archipelagi*, ed. G. R. L. de Sinner, Lipsiæ et Berolini, 1824, in-8°. L'éditeur conjecture avec assez de vraisemblance que le chapitre 33 de ce livre se rapporte à Syra, qui y est appelée *Suda*, et confondue avec Gyaros, tandis qu'au chapitre 27 elle est nommée *Sy-*

dra ou *Syra*. Les fables que Bondelmonti raconte sur cette île n'ont aucun fondement, et ressemblent à un renversement de quelque récit de l'*Odyssée*.

(3) Buchon, *la Grèce continentale et la Morée*, Paris, 1844, p. 53.

(4) Voy. Tournefort, t. I, p. 320, édit. in-4°.

(5) Ils étaient déserts et en ruines quand un voyageur dont nous allons parler visita l'île en 1771.

Syra passa avec Andros, Tinos, Myconos, Siphantos, Thermia, Céos, Nios, Sicinos, Polican-dros, Sériphos, Paros, Antiparos, Naxos, Santorin, Mélos, Cimolos et Amorgos, sous la domination de la czarine Catherine Alexievna, et ne cessa de lui appartenir qu'en 1774. Elle fut visitée, l'année même de la conquête, par le comte Pasch, baron de Krienen, officier volontaire dans l'armée impériale (1), envoyé, pour recruter de jeunes Grecs, dans les nouvelles conquêtes des Russes, dont le quartier général était établi à Paros (2). Syra était alors dans un état moins florissant qu'en 1700, et, s'il faut en croire le nouveau voyageur, la population n'y était plus que de mille habitants. A peu d'exceptions près, la religion catholique s'y était maintenue, et l'influence des capucins était toujours la même.

Mais les choses avaient bien changé lorsque le comte Choiseul-Gouffier vint à Syra cinq ans plus tard. « Le culte catholique, dit l'illustre voyageur, y est exclusivement adopté; mais l'île n'en est pas plus paisible, et les prêtres grecs triomphent de la voir troublée par des dissensions religieuses... Fatigué de ces désordres, le gouvernement turc s'est vu forcé récemment de sévir pour y rétablir la paix évangélique. L'évêque venait d'être déposé; il avait même payé cette espèce de grâce; des prêtres aussi coupables et moins riches avaient été bannis, les principaux habitants envoyés aux galères; et l'on n'accusera pas, en cette occasion, la justice musulmane de trop de rigueur, puisqu'elle avait des meurtriers à punir (3). »

Du quinzième au dix-neuvième siècle, malgré la présence de tant de pieux missionnaires, la misère fut grande à Syra. Déjà au temps de Bondelmonti (4) les habitants ne se nourrissaient que de pain d'orge, de caroubes, et, sans doute très-rarement, de viande de chèvre. Dans les dernières années du dix-septième siècle, grâce à la protection des flottes de Louis XIV et aux caravanes des chevaliers de Malte, elle paraît avoir repris un peu de vie (5); mais, vers la fin du dix-huitième, les Syriotes étaient si pauvres, que, les produits de l'île ne pouvant suffire à leurs besoins, ils étaient réduits, pour accroître leurs ressources, à aller servir dans les différentes échelles du Levant (6).

On sait peu de choses sur l'administration intérieure de l'île pendant ce période de temps : elle devait peu différer de celle des autres Cyclades (7). En 1700, elle était gouvernée par deux administrateurs, *ἐπίτροποι*, élus chaque année (8); en 1771, la direction des affaires était confiée à quatre (9); en 1790, à un seul (10). Un cadi turc rendait la justice, plus protégé encore que protecteur, et dans les cas extraordinaires la Porte intervenait (11).

Mais du dix-neuvième siècle date pour Syra une ère de splendeur. La guerre de l'indépendance a fait de cette île, naguère si déserte et si misérable, la plus populeuse et la plus riche de toutes les Cyclades. Comment cette révolution s'est-elle opérée? Je laisse à M. Ponéropoulo le soin de l'apprendre à mes lecteurs.

On a vu plus haut que cet honorable fonctionnaire, interrogé par moi sur l'état actuel de l'île, avait bien voulu me promettre une note qui répondrait d'une manière précise à mes questions : il me la fit remettre le lendemain de mon excursion à *Phœnicas*. J'hésite d'autant moins à la mettre sous les yeux de mes lecteurs, avec la traduction en regard, qu'elle me paraît offrir un double intérêt. Les philologues verront par le texte original combien déjà à

(1) *Breve Descrizione dell' archipelago*, del conte Pasch de Krienen, in Livorno, 1773, in-8°.

(2) Ouvr. cité, p. 141.

(3) Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque dans l'empire ottoman*, t. I, p. 76 et 77 de l'édition in-8°.

(4) Ouvr. cité, p. 73.

(5) Voy. le pass. de Tournefort cité plus haut, p. 32.

(6) Pasch de Krienen, ouvr. cité, p. 94.

(7) Voy. Lacroix, *Iles grecques*, p. 436.

(8) Tournefort, ouvr. cité, p. 321.

(9) Pasch de Krienen, ouvr. cité, p. 95.

(10) Della Rocca, ouvr. cité, t. I, p. 73.

(11) Choiseul-Gouffier, ouvr. cité, p. 77.

cette époque le grec moderne s'était perfectionné, et tendait, chez les hommes éclairés, à se rapprocher du grec ancien; avec quel merveilleux instinct du passé cette langue retourne de l'analyse à la synthèse, et se dégage des éléments hétérogènes que la domination étrangère y avait introduits; avec quelle facilité elle trouve en elle-même des ressources pour représenter les idées modernes; et enfin quel rythme harmonieux la période, peut-être parfois un peu prétentieuse, prenait déjà à cette époque sous une plume exercée. La traduction prouvera, à ceux qui ne sont pas familiarisés avec le grec, quels nobles sentiments animaient les cœurs des hommes éclairés qui dirigeaient alors l'administration, et tout ce que l'on pouvait attendre de Colletis et de ses amis, s'il eût assez vécu pour réaliser ses généreux desseins.

Ἀξιότιμε φίλε!

Ἡ ἐσώκλειστος σημείωσις τῶν ἐκπαιδευτικῶν καταστημάτων τῆς Ἑρμοπολέως τὴν ὁποίαν, κατ' αἰτησίν σας, σήμερον σᾶς διευθύνω, σᾶς δίδωι τὰς ἀπαιτούμενας πληροφορίες περὶ τῶν ἐνταῦθα κατοίκων Ἑλλήνων, περὶ τοῦ ὑπὲρ τῶν φώτων ζήλου των, καὶ σᾶς πληροφορεῖ πραγματικῶς περὶ τῆς διανοητικῆς των ἀναπτύξεως, καὶ τῆς ὁποίας ἐν βραχεὶ διαστήματι χρόνου ἔχαμον πρόοδον εἰς τὴν παιδείαν· εἰς τρόπον ὥστε ὅχι μόνον εἰς τὰς ἰδίας των ἀνάγκας νὰ ἐπάρκῃσι ἐκ τῶν καρπῶν τῶν σχολείων των μετὰ διδασκάλους καὶ διδασκαλίσας, ἀλλὰ καὶ εἰς τὰ διάφορα μέρη τῆς Ἑλλάδος νὰ πέμπωσι τοιοῦτους καὶ εἰς αὐτὰ τῆς Εὐρωπαϊκῆς Τουρκίας.

Διὰ νὰ δυνηθῇτε δὲ, Κύριε, νὰ ἐκτιμήσητε ὅχι μόνον τοὺς ἐν Ἑρμοπόλει κατοικοῦντας Ἑλληνας ἀλλ' ὀλικῶς τοὺς ἐν τῇ Ἑλλάδι εὐρισκομένους, τὴν φυσικὴν κατάστασιν αὐτῶν, τὴν ἰκανότητα καὶ τὴν ἐπιδεκτικότητα καὶ κλίσιν αὐτῶν πρὸς τὴν εὐνομίαν, καθὼς καὶ τὴν ταχίστην πρόοδον τὴν ὁποίαν ὁ Ἕλλην χάμνει ὡς ἐκ θαύματος γιγαντιαίους βήμασι εἰς τὰ κοινωνικὰ καλὰ, νομίζω ἀναγκαῖον νὰ ἐπεκτείνω τὸν λόγον μου ἀπ' ἀρχῆς τῆς συστάσεώς του εἰς Ἑρμοπολιν, καὶ νὰ σᾶς ἐξιστορήσω ἐν συντόμῳ ταῦτα πάντα τὰ ὁποῖα, σᾶς παρακαλῶ, νὰ ἀναγνώσητε μετὰ ὑπομονήν.

Ἀφ' οὗ ἐξεβράχῃ ὁ ὑπὲρ τῆς ἀνεξαρτησίας πόλεμος ἔμποροι τινες τῆς Κωνσταντινουπόλεως, τῆς Σμύρνης, τῆς Χίου, τῆς Θεσσαλονίκης, τῆς Θεσσαλίας, τῆς Κρήτης καὶ τινων ἄλλων μερῶν, φεύγοντες τοῦ τυράννου τὸ πῦρ καὶ τὴν μάχαιραν, μετέβησαν ἐνταῦθα ὅπου ἡ Εὐρωπαϊκὴ φιλανθρωπία, καὶ κυρίως τῆς Γαλλικῆς θαλασσικῆς δυνάμεως ἥτις περιεώλεε κατ' ἐκείνην τὴν ἐποχὴν εἰς τὴν μεσόγειον Θάλασσαν, ὑπεράσπιζε τὴν νῆσον ταύτην ἐναντίον τῆς Ὀθωμανικῆς ναυτικῆς δυνάμεως, λόγῳ ἐμπορίου.

Οἱ μεταβάντες οὗτοι Ἕλληνες γυμνοὶ σχεδὸν, καὶ ἀπολέσαντες ὅλην τὴν κατάστασιν τὴν ὁποίαν ἐγκατέλειπον εἰς τὰς πατρίδας των, διὰ νὰ σώσουν τὴν ζωὴν μόνον, δὲν ἀπελπίσθησαν· ἀλλ' ἤρχισαν κατ' ὀλίγον τὸ ἐμπόριον, τὴν ναυτι-

Monsieur et honorable ami,

La notice ci-incluse des établissements d'instruction publique d'Hermopolis, que je vous adresse aujourd'hui, selon votre demande, vous offrira aussi tous les renseignements que vous pouvez désirer sur les Grecs qui habitent ici, et sur leur amour pour les lumières; elle vous donnera de plus une idée exacte de leur développement intellectuel, et des progrès que leur instruction a faits dans un court intervalle de temps: ces progrès sont tels qu'ils ont pu suffire à leurs propres besoins à l'aide des maîtres et des maîtresses sortis de leurs écoles, et même envoyer des instituteurs aux autres contrées de la Grèce, et même dans les différentes parties de la Turquie d'Europe.

Afin que vous puissiez, Monsieur, apprécier non-seulement les Grecs qui habitent à Hermopolis, mais en général tous ceux qui se trouvent en Grèce, leurs dispositions naturelles, leurs capacités, leurs aptitudes et leur penchant pour la justice, comme aussi les rapides progrès que les Grecs font, comme par miracle et à pas de géants, dans la voie du bien commun, je crois nécessaire de remonter jusqu'à l'époque où ils se sont établis dans cette ville, et d'entrer dans quelques détails sommaires que je vous prie de lire avec patience.

Lorsque éclata la guerre de l'indépendance, quelques négociants de Constantinople, de Smyrne, de Chio, de Thessalonique, de la Thessalie, de Crète, et de quelques autres lieux, vinrent avec leurs familles, se dérochant à leur tyran qui portait partout le fer et le feu, chercher un asile dans ces lieux que la philanthropie européenne, et principalement celle des escadres françaises, qui à cette époque naviguaient dans la Méditerranée, protégeait contre les forces maritimes des Turcs, sous le prétexte de protéger le commerce.

Ces Grecs, qui étaient presque nus, et avaient perdu toute la fortune qu'ils avaient laissée dans leurs patries, afin de pouvoir seulement sauver leur vie, ne s'abandonnèrent pas au désespoir, mais com-

λίαν καὶ τὴν βιομηχανίαν, καὶ ἐπρόδευσαν εἰς τοσοῦτον τρόπον, ὥστε ἐν ὀλίγῳ διαστήματι καιροῦ ἐδυνήθησαν νὰ σχηματίσωσι ἱκανὴν κατὰστασιν καὶ νὰ συνάψωσι σχέσεις, ὅχι μόνον μὲ τὴν ἐλευθέρην Ἑλλάδα, χορηγοῦντες εἰς αὐτὴν ἀφθόνως τὰ ἀναγκαῖα, ὅσα ὁ καταστρεπτικὸς πόλεμος τοῦς ἐστέρησε, ἀλλὰ καὶ μὲ πολλὰ τῆς χριστιανικῆς Εὐρώπης μέρη καὶ αὐτῆς ἀκόμα τῆς πολεμίου Τουρκίας. Καὶ εἰς ὀλίγον χρόνον ἡδυνήθησαν νὰ ἀνεγείρωσι τὴν ὁποίαν ἴδετε πόλιν, εἰς τὴν ὁποίαν πρὶν τοῦ συνοικισμοῦ τούτων δὲν ὑπῆρχεν οὐδὲ εἰς οἰκίσκος, καὶ νὰ τὴν λαμπρύνωσι μὲ ἱερὰ καταγώγια, ναοὺς μεγαλοπρεπεῖς, νοσοκομεῖα, γυμνάσια, σχολεῖα, καὶ δημοσίων ἐθνικὰ κατὰστήματα, ὡς ἔκείνο τὸ τῆς διαμετακομίσεως, τὸ λοιμοκαθαρτήριον, κ. τ. λ., ὅλα ταῦτα ἔργα τῶν χειρῶν των. Διότι διὰ τοῦ ἐμπορίου των ἐχορήγησαν κατὰ καιρὸν πολλὰ χρηματικὰ μέσα εἰς τὰς κατὰ καιρὸν ἐλληνικὰς κυβερνήσεις καὶ χορήγους αἰέποτε.

Μ' ὅλα ταῦτα ὁ Ἑρμοπολίτης Ἕλληνας οὔτε ἔπαυσε, οὔτε θέλει παύσει ποτὲ τοῦ νὰ ὑδεύῃ ἐπὶ τὰ κρείττω. Ἴδου καὶ ἤδη στρέφει τοὺς ὀφθαλμοὺς του καὶ εἰς τὸν καλλωπισμὸν, σχηματίζει σχεδὸν τακτικὸν τῆς πόλεώς του καὶ μετασκευάζει τὰς καλῶς του, τὰς ὁποίας ἤγειρεν ἐν καιρῷ πολέμου καὶ χρηματικῆς ἐνδείας, εἰς λαμπρὰς οἰκοδομίας μαρμαροκτίστους, καταστρώνει τὰς ὁδοὺς του ἐκ μαρμαρολίθων καὶ ἐπὶ τέλους καταγίνεται νὰ διοχετεύσῃ εἰς τὴν ἀνυδρον πόλιν του πότιμα ὕδατα ἀξιολόγου ποιότητος, τὰ ὁποῖα ἀνασκάψασα πρὸ ὀλίγου ἡ Διοικητικὴ του Ἀρχὴ, ἐξῆξεν αὐτὰ ἀπὸ τὰ σπυλῶνα τῆς γῆς εἰς τὴν ἐπιφάνειαν αὐτῆς, καὶ ἀπεφάσισε νὰ θυσιάσῃ ἑκατὸν ἐξήκοντα χιλιάδας δραχμῶν διὰ τὴν εἰς τὴν πόλιν ταύτην, ὡς εἴρηται, διοχέτευσίν των.

Δὲν ἠρέσθη εἰς ταῦτα, ἀλλ' ἰδοὺ καὶ ἕτερον ναὸν μεγαλοπρεπῆ ἐθεμελίωσεν εἰς τὸ ἀνατολικὸν μέρος τῆς πόλεως. Ἐν ἐνὶ λόγῳ, ὁ Ἕλληνας δεικνύει τοιαύτην κλίσιν καὶ τοιαύτην πρόοδον κάμνει εἰς τὰ καλὰ, ὥστε, τελειωθέντος ἐνὸς τῶν ἀγαθοεργῶν ἐπιχειρημάτων του, ἀμέσως ἀσχολεῖται εἰς ἄλλο, εἰς τρόπον ὥστε δὲν εὐχαριστεῖται ποτὲ νὰ χάνῃ καιρὸν καὶ νὰ μένῃ διανοητικῶς καὶ ἠθικῶς ἄργος, ἀλλὰ νὰ βεβήξῃ ταχέως εἰς τὴν πρόοδόν του.

Ἐπειδὴ μὲ ἐδόθη εὐκαιρία, Κύριε, νὰ λάβω τὴν τιμὴν τοῦ νὰ γνωρίσω τὸν ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων ζήλόν σας, καὶ τὰς ὑπὲρ αὐτῶν ἀγαθοεργούς προσπαθείας σας, διὰ ταῦτα, ὠφελοῦμενος ἐκ τῆς καλοκαγαθίας σας ταύτης, ἐκθέτω τὴν ἱστορικὴν ταύτην διήγησιν ἐν περιλήψει, μεταφέρον τὸν λόγον καὶ

mencèrent, petit à petit, à faire le commerce, à naviguer et à s'adonner à l'industrie; et ils y firent de tels progrès, que, en peu de temps, ils purent se créer des ressources suffisantes et entamer des relations, non-seulement avec la Grèce libre, en lui fournissant en abondance toutes les choses nécessaires dont une guerre destructive les avait privés, mais aussi avec plusieurs contrées de l'Europe chrétienne et même de la Turquie leur ennemie; et dans un court espace de temps ils purent fonder la ville que vous avez vue, et dans laquelle, avant qu'ils s'y réunissent, il n'y avait pas même une cabane; ils purent l'orner d'asiles sacrés, de temples magnifiques, d'hospitaux, de collèges, d'écoles, d'établissements publics et nationaux, tels que celui du transit des marchandises, le lazaret, etc. Tout cela est leur ouvrage. Car, grâce à leur commerce, ils ont fourni, à différentes époques, d'abondantes ressources pécuniaires aux divers gouvernements qui se sont succédé en Grèce, et ils en fournissent encore aujourd'hui.

Malgré ces sacrifices, le Grec d'Hermopolis n'a pas cessé et ne cessera jamais de marcher vers les améliorations: déjà il tourne ses regards vers l'embellissement de sa ville, il en régularise le plan, et transforme les cabanes, qu'il avait élevées en temps de guerre et alors que l'argent manquait, en somptueux édifices de marbre; il fait paver ses rues en dalles de marbre, et enfin il s'occupe de transporter, au moyen de canaux souterrains, dans sa ville, qui jusqu'ici avait été privée d'eau, des eaux potables d'une qualité excellente, que l'autorité municipale, au moyen de fouilles exécutées par ses ordres, a fait jaillir des entrailles de la terre jusqu'à la surface du sol; et on n'a pas craint de dépenser cent soixante mille drachmes pour la faire arriver, au moyen de canaux, comme nous venons de le dire, jusque dans l'intérieur de la ville.

Ce n'est pas tout; déjà on élève somptueusement une autre église dans la partie orientale de la ville. En un mot, le Grec d'Hermopolis montre tant de penchant et fait de si grands progrès dans le bien, qu'aussitôt qu'une entreprise utile est terminée, il s'occupe immédiatement d'une autre; de sorte qu'on peut dire qu'il ne reste jamais inactif, et qu'incapable de vivre dans le désœuvrement intellectuel et moral, il marche rapidement dans la voie du progrès.

J'ai eu, Monsieur, l'occasion de connaître votre amour pour les Grecs et les sentiments généreux dont vous êtes animé pour eux; vous m'excuserez donc, je l'espère, si, encouragé par ces dispositions bienveillantes, et laissant de côté ce rapide exposé

εἰς τὸ γενικὸν τῆς καταστάσεως τῶν Ἑλληνικῶν πραγμάτων.

Ἡ Ἑλλὰς ἔπαθε πολλὰ, καθὼς γνωρίζετε, ἕνεκα τοῦ καταστρεπτικοῦ πολέμου τῆς, καὶ κυρίως ἀπὸ τὸν βάρβαρον Ἰμπραήμην καταστράφη δλοτελῶς, γενομένων πυροκαύσεων, ὅχι μόνον τῶν πόλεων, τῶν χωμῶν, καὶ τῶν χωρίων αὐτῆς ἐν γένει, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς φυτείας τῶν ἀγρῶν τῆς. Διότι ὁ λυσσώδης τύραννος οὗτος, ὃς μὲ ἐξήχοντα πέντε χιλιάδας Ἀράβων εἰς τακτικὸν στρατὸν μορφωμένων, τοὺς ὁποίους ἀπὸ καιρὸν εἰς καιρὸν ἐπεβίβασε εἰς τὴν Πελοπόννησον, δὲν ἐδυνήθη νὰ ὑποτάξῃ τὰ ἔμψυχα ὄντα, μ' ὅλον ὅτι μετεχειρίσθη ὑποσχέσεις μυρίας καὶ ἀπάτας εἰς τὸν λαόν, ἀπεφάσισε νὰ ἐξοντώσῃ τὰ ἄψυχα, ἤτοι τὰς οἰκοδομὰς, τὰ δένδρα, τὰ φυτὰ, κ. τ. λ., ὡς καὶ ἐγένετο.

Ὁ Ἕλληνας ὅμως μ' ὅλα τὰ δυστυχήματα τὰ ὁποῖα ἐπέφερον εἰς αὐτὸν ὁ ὑπὲρ ἀνεξαρτησίας του πόλεμος, μ' ὅλον ὅτι ἐγκατέλειπε, τὰς πόλεις, τὰ χωρία, τὰς ἀναπαύσεις, τὰς εὐκολίας καὶ ὅλα τὰ ἀγαθὰ του, καὶ γυμνὸς καὶ ὑστερούμενος καὶ αὐτοῦ τοῦ ἐπιουσίου ἄρτου, κατήχησεν οἰκογενειακῶς ἐν σπηλαίοις καὶ ὄρεσι, καὶ ταῖς ὁπαῖς τῆς γῆς, ἐξομολογούμενος μὲ τὴν παροιμίαν, διὰ τοῦ τρόπου τούτου κατήνησε ὅχι μόνον τὰς ἀπανθρώπους δυνάμεις, ἀλλὰ καὶ αὐτὰς τὰς φυσικὰς ἐλείψεις νὰ ἀναπληρῶσι.

Διὰ τὴν καρτερίαν ταύτην τοῦ Ἕλληνος, ἡ χριστιανικὴ Εὐρώπη δὲν ἐβράδυνε νὰ ἐπιβλέψῃ εἰς τὴν ἀπελευθέρωσίν του, καὶ ἰδοὺ, ὡς ἐκ θαύματος, ἡ ναυμαχία τοῦ Νεοκάστρου γενομένη ἀπὸ τοὺς στόλους τῶν τριῶν δυναμείων, ἀπελευθερώνει τὸν Ἕλληνα καὶ τὸν ἀποκαταστίνει ὡς ὁ Μωϋσῆς τὸν Ἰσραηλιτικὸν λαὸν εἰς τὴν γῆν τῆς ἐπαγγελίας.

Καταβάς λοιπὸν ὁ Ἕλληνας ἀπὸ τὰ ὄρη καὶ σπήλαια εἰς τὸ πεδῖον κατήχησεν ἐκ νέου εἰς τὰς καθημερινὰς ἐστίας του, τὰς ὁποίας μ' ὅλην τὴν ἐνδειαν καὶ γυμνότητα του δὲν ἤρφησε νὰ ἀνακένισῃ καὶ ν' ἀνεγείρῃ ἐκ νέου τὰς πόλεις του, τὰς κώμας καὶ χωρία του λαμπρότερα πρὸς πρότερον, νὰ ἐξημερώσῃ καὶ καλλιεργήσῃ τοὺς χερσωμένους ἀγρούς του καὶ νὰ τοὺς στολίσῃ με δένδρα ποικίλα, τῶν ὁποίων τὸ εἶδος νὰ ὑπερβαίῃ πολὺ σήμερον τὸ πρότερον.

Ἐν ἐνὶ λόγῳ ὁ Ἕλληνας ἐν τῇ μεταξὺ δεκατεσσάρων ἐτῶν ἡδυνήθη τόσον νὰ συνεργήσῃ εἰς τὴν τῆς πατρίδος τοῦ παλιγγενεσίαν, ἥτις ἀναμφιβόλως ὑπερβαίνει τὰ ὄρια τῆς ἐμπειρικῆς ἱκανότητος καὶ αὐτῆς ἀκόμη τῆς φυσικῆς.

Ἡ πρόοδος τοῦ Ἕλληνος δὲν περιωρίσθη ἕως ἐδῶ. Ἐκαμεν οὗτος ὅχι μικρὰ βήματα εἰς τὴν πολιτικὴν του καὶ κοινωνικὴν του ἀνάπτυξιν. Μόλις ἐναπέθεσε τὰ ὅπλα, καὶ ἰδοὺ ἐμβαίνει εἰς τὸν χορὸν τῶν εὐνομουμένων ἐθνῶν, κλίνει εὐ-

historique, j'en viens à l'état général des affaires de la Grèce.

La Grèce a beaucoup souffert, comme vous savez, de la guerre d'extermination qu'elle a eue à soutenir, surtout contre le barbare Ibrahim, qui l'a entièrement ravagée, incendiant ses villes, ses bourgs, ses villages, et même ses arbres et ses moissons. Car ce tyran furieux, quand il vit qu'il ne pouvait, avec une armée régulière de soixante-cinq mille Arabes, débarqués à différentes époques dans le Péloponnèse, soumettre les êtres animés, malgré toutes les promesses et tous les artifices qu'il employa pour séduire le peuple, résolut d'anéantir jusqu'aux choses inanimées, savoir les édifices, les arbres, les plantes, etc., et c'est ce qui arriva.

Cependant le Grec, malgré tous les malheurs qu'il a eus à souffrir durant la guerre de l'indépendance, bien qu'il ait dû abandonner ses villes, ses villages, toutes les commodités, toutes les facilités de la vie, tous ses biens, en un mot, et que, nu et privé même du pain quotidien, il se soit vu réduit avec sa famille à chercher un asile dans les cavernes, sur les montagnes, et jusque dans les cavités de la terre, comme le dit le proverbe, est parvenu cependant par son énergique persistance à surmonter, non-seulement les forces inhumaines, mais même à subvenir aux privations physiques elles-mêmes.

Cette courageuse résistance des Grecs décida bientôt l'Europe chrétienne à s'occuper de leur délivrance; et tout à coup, comme par miracle, la bataille navale de Navarin, engagée par les flottes des trois puissances, délivra les Grecs, et, comme jadis le peuple d'Israël sous la conduite de Moïse, les rétablit dans la terre promise.

Alors le Grec, abandonnant les montagnes et les cavernes, descendit dans la plaine, et revint habiter ses foyers dévastés, qu'il ne tarda pas à réparer, malgré son indigence et son dénûment. Il releva ses villes, ses bourgs et ses villages plus brillants qu'autrefois, défricha et cultiva de nouveau ses champs abandonnés et les embellit d'arbres variés, dont le revenu dépasse de beaucoup aujourd'hui celui qu'il en retirait autrefois.

En un mot, les Grecs ont su, dans l'espace de quatorze ans, contribuer si efficacement à la renaissance de leur patrie, que les résultats obtenus dépassent incontestablement tout ce qu'on peut attendre de l'expérience et de la nature elle-même.

Les progrès des Grecs ne se bornèrent pas là; ils ont, en effet, marché à grands pas dans la voie du développement politique et social. A peine eurent-ils déposé les armes, qu'entrant dans le concert des

χαρίστως εἰς νομοθεσίαν σωτήριον μὲν ἀλλ' ὅπως διόλου νέαν καὶ ἀγνωστον εἰς αὐτὸν καὶ προχωρεῖ εἰς τοιοῦτον τρόπον, ὥστε ἐν τῷ μεταξὺ ὀλίγου χρόνου ἐξεπλήρωσε καὶ ἐκπληροῖ ἀφ' ἑαυτοῦ τὰς ἀναγκαίας εἰς τὴν κοινωνίαν νομοθεσίας, τὰς τε Διοικητικὰς καὶ Δικαστικὰς καὶ Στρατιωτικὰς καὶ Ἀστυνομικὰς, καὶ αὐτὰς ἀκόμη τὰς Δημοτικὰς ἐνεργεῖ θαυμασίως.

Ἐπειδὴ γνωρίζω, Κύριε, ὅτι ἔχετε σκοπὸν νὰ περιέλθῃτε ὅλην τὴν ἐλευθέραν Ἑλλάδα, πρὸς ἀνακάλυψιν ὠφελίμων γνώσεων καὶ πραγμάτων τῆς ἀρχαιολογίας, εἰς τὴν ὁποίαν κυρίως καταγίνεσθε, διὰ ταῦτα σᾶς ἔθεσα ὅλα ταῦτα ὑπ' ὄψιν, διὰ νὰ ἔχετε ἀφορμὴν τινὰ νὰ περιεργασθῇτε μεταξὺ τῶν παλαιῶν πραγμάτων καὶ αὐτὰ ἀκόμη τὰ νέα τὰ παρὰ τοῦ Ἑλληνος ἀνεξεργασθέντα, διὰ νὰ πληροφορηθῇτε ἐξ αὐτῶν ὅτι ὁ Ἑλληνικὸς νοῦς εἶναι φύσει γόνιμος πολλῶν ἀγαθῶν, ὁ δὲ Ἕλληὴν πάντοτε εὐάγωγος, εὐπειθὴς εἰς τοὺς νόμους καὶ τὰς ἀρχάς του, φιλομαθὴς, φιλόκαλος καὶ εἰς τὸν ὕψιστον βαθμὸν φιλελεύθερος καὶ γενναῖος, εἶναι ἄξιός ἐνός εὐτυχοῦς μέλλοντος, τὸ ὁποῖον καὶ θέλει ἐπιτύχει σὺν Θεῷ διὰ τῆς συνδρομῆς τῶν φιλελευθέρων ἐθνῶν τῆς Εὐρώπης καὶ ἰδίως τῆς ἀληθῶς φιλέλληνης Γαλλίας.

Ἐν Ἑρμούπολει τὴν 1 Φεβρουαρίου, 1843.

Ὁ φίλος σας,

ΠΟΝΗΡΟΠΟΥΛΟΣ.

nations civilisées, ils obéissent avec empressement à une législation salubre sans doute, mais tout à fait nouvelle et qui leur est inconnue; et leur bonne volonté est telle, qu'en peu de temps ils ont pu observer et observent encore spontanément les différentes législations protectrices de la société; savoir, les législations administrative et judiciaire, militaire et civile, et même, ce qui est plus remarquable encore, la législation communale.

Comme je sais, Monsieur, que vous avez l'intention de parcourir toute la Grèce libre, pour y étendre le domaine de l'archéologie, qui est le principal objet de vos études, j'ai cru devoir vous mettre cet exposé sous les yeux, afin de vous offrir une occasion de vous occuper, non-seulement de l'antiquité, mais aussi de ce que les Grecs ont accompli dans les temps récents, et de vous convaincre par là que l'esprit grec est toujours fécond dans la voie du bien; que le Grec est toujours facile à conduire, soumis aux lois et à l'autorité, avide de science, ami du beau, et, par-dessus tout, de la liberté; qu'il est généreux et digne d'un heureux avenir, qu'il obtiendra avec l'aide de Dieu et le concours des nations libres de l'Europe, mais particulièrement de celle que l'on doit regarder comme la plus véritablement philhellène, de la France.

A Hermopolis, le 1^{er} février 1843.

Votre ami,

PONEROPOULOS.

Dans cette lettre, si honorable pour celui qui l'a rédigée, le gouverneur de Syra envisage les choses à un point de vue trop élevé pour pouvoir entrer dans les détails; mais il y avait joint une note contenant des renseignements précis sur l'état de l'enseignement public dans l'île; car, ainsi que tous les hommes distingués de cet intéressant pays, M. Ponéropoulo comprend bien que c'est par là surtout que la Grèce doit se régénérer, et s'assurer un rang parmi les nations civilisées de l'Europe.

Il résulte de ses renseignements qu'il existe à Hermopolis (car les choses n'ont pas changé depuis 1843, et se sont plutôt améliorées):

1^o Un gymnase, ou collège, administré par un proviseur ayant sept professeurs sous ses ordres. Cet établissement compte deux cents élèves divisés en trois classes, où ils apprennent le grec ancien, le latin, le français et l'anglais, l'histoire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques et la physique. Une bonne bibliothèque est attachée à cet établissement.

2^o Une école de marine confiée à un professeur d'hydrographie, et fréquentée par environ vingt élèves, presque tous Psariotes.

3^o Une école hellénique, ou école primaire supérieure, dont le directeur est secondé par trois maîtres et trois sous-maîtres. Elle est fréquentée par deux cent cinquante élèves, et

également divisée en trois classes où l'on enseigne le grec moderne, le français, l'arithmétique, la géographie, l'histoire de la Grèce, l'histoire sacrée, le catéchisme et la calligraphie.

4^e et 5^e Deux écoles mutuelles de garçons (ἀλληλοδιδασκικὸν σχολεῖον τῶν ἀρρένων), dans chacune desquelles trois cent cinquante enfants, répartis en huit classes, étudient, sous la surveillance et la direction d'un maître et d'un sous-maître, la lecture, l'écriture, le dessin linéaire, l'arithmétique, la géographie, les éléments de l'histoire sacrée, et le catéchisme.

L'éducation des jeunes filles n'est pas moins encouragée à Syra que celle des jeunes garçons. On y compte :

6^e Une école supérieure de jeunes filles (ἀνώτερον σχολεῖον τῶν κορασίων), confiée à un directeur assisté de quatre professeurs. Les élèves qui y sont admises, au nombre de cent vingt, y apprennent le grec moderne, le français, l'histoire grecque, la géographie, l'arithmétique, l'histoire sacrée, le catéchisme : on les y exerce aussi aux travaux d'aiguille. C'est dans cet établissement, qui peut être assimilé à nos écoles normales, que se forment les maîtresses des écoles primaires, et c'est de cette pépinière que sont sorties jusqu'ici les institutrices envoyées dans les îles, et même dans quelques villes de l'Asie Mineure.

7^e, 8^e et 9^e Trois écoles mutuelles pour les jeunes filles : la première, de trois cents ; la seconde, de deux cent cinquante, et la troisième de deux cents élèves, dans chacune desquelles, sous la direction d'une maîtresse et d'une sous-maîtresse, elles apprennent tout ce qu'on enseigne dans les écoles de garçons, plus les travaux d'aiguille.

Les jeunes enfants ne sont pas non plus oubliés ; on a institué pour eux :

10^e Une école primaire (νηπιακὸν σχολεῖον), où cent cinquante marmots apprennent à lire, à écrire et à calculer.

Tous ces établissements ont été précédés par une fondation due au zèle des missionnaires américains, et qui porte le nom d'école philhellénique (φιλοπληηνικὸν παιδαγωγεῖον). Elle était, en 1843, dirigée par M. Childner, et comptait seize cents élèves des deux sexes répartis dans quatre classes, deux pour les filles et deux pour les garçons, et recevant un enseignement de tout point semblable à celui des écoles helléniques et des écoles primaires.

Cette dernière institution, comme toutes les institutions communales, est soumise à la surveillance du gouvernement.

Enfin, pour que les hommes faits eux-mêmes trouvent un aliment à ce besoin d'instruction, qui est une des qualités les plus honorables de la race grecque, on a fondé à Syra un musée philologique que fréquentent les Hermopolitains et les élèves des classes supérieures du collège. On y trouve un choix des journaux grecs et français politiques, littéraires et scientifiques, ainsi qu'une bonne bibliothèque qui tend à s'enrichir tous les jours. Les professeurs du collège et quelques avocats y font de temps en temps des conférences.

Le nombre total des élèves des écoles que je viens de passer en revue était, en 1843, de deux mille sept cent quarante sur treize mille habitants que l'île comptait alors. Ce nombre a dû s'accroître considérablement avec la population, qui, en 1853, s'était élevée, d'après les renseignements statistiques que vient de publier le gouvernement grec, à vingt-quatre mille six cent trente-quatre (1), et avait par conséquent presque doublé.

Espérons donc bien de la Grèce, malgré les vicissitudes et les difficultés sans nombre qu'elle a eu à traverser depuis sa renaissance. Les écoles de Syra, plus encore peut-être que l'université d'Athènes, lui préparent, dans les contrées étrangères, où la race hellénique est répandue,

(1) *Moniteur grec* du 4 mars 1856.

des conquêtes pacifiques plus sûres que les conquêtes à main armée. Beaucoup de professeurs sortis de ces écoles réveillent et propagent à Constantinople, à Smyrne, à Chio, à Mitylène, et dans d'autres villes maritimes de l'Asie Mineure, le goût de l'instruction, les idées de civilisation et l'amour de la mère-patrie, avec laquelle il faudra bien que l'Europe compte tôt ou tard, quand tous ses enfants seront dignes d'elle, et n'aurent qu'un même cœur et qu'une même pensée. Mais que de chemin à faire d'ici là ! Il faut, avant tout, rétablir la langue maternelle dans beaucoup de contrées autrefois grecques, où elle a disparu pour faire place au turc ; car le premier élément de l'homogénéité d'une nation, c'est une langue commune. Les maîtres sortis de Syra contribueront efficacement à cette révolution bienfaisante.

Un autre agent de civilisation, ce sera le commerce ; et les progrès que Syra a faits dans cette voie prouvent tout ce qu'on peut en attendre encore dans l'avenir. Syra, où les Chiotès ont apporté leur génie séculaire pour le négoce (1), est devenue le centre de toutes les affaires commerciales du Levant. Ces relations, établies sur les différents points de l'Archipel et de son littoral où la race grecque exerce son industrie, en créant des intérêts communs, préparent les liens plus étroits de la nationalité. Oui, la Grèce a un bel avenir ; mais, pour que les puissances européennes l'aident à le réaliser, il faut qu'elle achève de faire disparaître toutes les influences délétères de l'esclavage, que ses enfants entrent dans les voies du progrès franchement, loyalement, et avec le désintéressement que donne le vrai patriotisme.

Telles étaient les réflexions auxquelles, moi vieux philhellène, je m'abandonnais au sortir des écoles d'Hermopolis, que les renseignements de M. Ponéropoulo m'avaient inspiré le désir d'inspecter, et où j'avais admiré le zèle et l'habileté des maîtres, non moins que l'ardent et l'aptitude des élèves.

Il ne nous restait plus pour bien connaître Syra qu'à parcourir ses deux villes, et à en visiter les monuments. Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'église de la Transfiguration, $\tau\acute{\eta}\varsigma \text{ Μεταμορφώσεως}$, bâtie non loin des écoles, sur un plateau d'où la vue domine le port et embrasse dans un vaste horizon Ténos, Délos, Rhénée et Myconos. C'est la plus belle et la plus riche d'Hermopolis. Les inscriptions trouvées dans ce lieu semblent indiquer qu'elle a été bâtie sur les ruines d'un ancien temple, peut-être celui d'Athéné Phratria, la protectrice des Phratries de Syros. C'est là que s'élevait la statue d'Hadrien, et qu'étaient conservés les rescrits impériaux de Septime Sévère, dont j'ai eu occasion de parler dans le précédent chapitre, et que ce bon Buchon, par une préoccupation singulière, bien voisine d'une légèreté ignorante, a pris pour un taurobole dédié à Trajan. Nous visitâmes ensuite l'église des Psariotes, bâtie peu de temps après l'arrivée des émigrants, puis l'hôpital, vaste et bien tenu, les magasins de transit, où affluent les marchandises de tous les points de la Méditerranée et même de l'Océan ; le théâtre, veuf alors de son opéra italien, enfin les chantiers, qu'anime la présence de trois cents ouvriers, et d'où nous nous contentâmes de regarder de loin le vaste lazaret avec lequel nous devons faire, tôt ou tard, plus ample connaissance. Rentrés dans la ville, nous en parcourûmes les rues, encore assez irrégulières, mais qui tendent à s'aligner et à s'élargir, allant, en bons Parisiens, le nez au vent, nous arrêtant devant les modestes boutiques et les somptueux magasins, bouquinant chez les libraires, pour ne pas perdre cette douce habitude, regardant, écoutant, et charmés de trouver partout l'image d'une vie active et industrielle sur un rocher naguère nu et abandonné.

On voulait le lendemain nous conduire à la chasse aux tourterelles et aux huppes, et de là

(1) Voy. l'intéressant mémoire de M. Fustel de Coulanges, membre de l'École française d'Athènes, sur l'histoire ancienne et moderne de l'île de Chio.